

# REVUE SPIRITE

JOURNAL MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

---

33<sup>e</sup> ANNÉE

N<sup>o</sup> 12

1<sup>er</sup> DÉCEMBRE 1890

---

Les séances spirites du vendredi, auront lieu les 5 et 19 décembre.

Pour les abonnements de la *Revue spirite*, année 1891, adresser un mandat à l'ordre de M. B. G. Leymarie, le plus tôt possible.

---

## COMMÉMORATION DES MORTS

Selon la coutume établie par Allan Kardec, les spirites parisiens ont été conviés à la séance du 1<sup>er</sup> novembre.

Présents au bureau : Mmes Raymond-Pognon et Colin, MM. H. Joly, Boyer, Laurent de Faget, Warchawsky, Auzanneau. M. P. G. Leymarie, a ouvert les travaux par les paroles suivantes :

« Frères et sœurs, ce 1<sup>er</sup> novembre nous ne sommes point venus à cette réunion pour pleurer et nous désoler, mais pour sourire tout à la fois à la mort cette bienfaitrice, et à la fin très naturelle du corps qui servit aux manifestations d'un esprit.

Sans doute cet esprit, en se dégageant du corps matériel, se repose après la lutte ardente, mais il médite ce qui est un travail supérieur dans le domaine de la pensée ; il médite sur ce qu'il fut, sur ce qu'il est devenu à l'aide des cinq sens qui lui ont permis d'explorer le monde extérieur, sur ce qu'il tend à devenir d'après ses connaissances acquises et selon ses conquêtes sur la matière tangible et visible.

Un poète, Thibault de Mailly, écrivait ces paroles : « O mort, tu épures l'âme comme un tamis épure le grain ; tu fais un grand bien par la menace suspendue sur les êtres ».

Nous ne pouvons être de l'avis du poète, et nous pensons que, si la menace modère l'homme, elle ne le peut moraliser parce qu'elle n'agit ni sur son cœur ni sur sa pensée.

Nous le savons trop, la crainte de la mort préconisée par toutes les religions n'a point corrigé l'usurier aux époques anciennes, ni actuellement, car il a sans cesse cherché par tous les moyens à gonfler son trésor.

Elle n'a pu retenir le financier qui arrondit sa fortune en spéculant sur

toutes les épaves commerciales et sur les fonds publics. Elle n'a jamais empêché le mauvais prêtre de trafiquer des choses sacrées, ni le juge prévaricateur de vendre la justice.

Elle n'a pu, jusqu'à ce jour, arrêter les politiciens qui jouent par gloriole avec l'honneur de leur pays, qui sauvegardent des intérêts dynastiques en tablant sur l'ignorance générale et l'inertie des masses condamnées à la galère perpétuelle du besoin.

La mort n'a pu réformer le soldat ambitieux et le stratège qui rêve d'hécatombes humaines, ni le chimiste qui entrevoit dans ses inventions le moyen de détruire instantanément une armée. Elle n'a jamais arrêté les insulteurs et les calomniateurs.

La mort n'existe pas, et du reste les sacerdores l'ont inventée pour les besoins de leur cause ; avec elle ils ont refoulé l'initiative individuelle et imposé la foi absolue et sans contrôle ; à l'aide de cette crainte du lendemain de la vie, les congrégations religieuses lurent jadis et sont encore les plus grands propriétaires fonciers et mobiliers du pays où elles fleurissent et dont elles sont la lèpre vivante.

Avec l'enseignement des Esprits si prudemment et si glorieusement synthétisé par Allan Kardec, cette question de la mort est le moyen le plus rationnel pour la marche en avant de toutes les humanités ; elle n'aboutit ni à l'enfer ni au purgatoire, ni à l'anéantissement de l'humanité selon les théories réputées savantes.

Sauvegarde de l'humanité, la mort en est le mode naturel, rationnel et régénérateur par excellence.

Nous bénissons les esprits nos guides, pour nous avoir démontré cette très importante vérité et nous considérons, ce qui est un acte de simple justice, Allan Kardec l'éminent vulgarisateur et fondateur de la doctrine spirite comme un bienfaiteur de l'humanité.

Ce maître en logique avait prévu que, à l'aide de la croissance morale à laquelle notre génération parviendrait, l'époque actuelle serait transformée, que les conditions dont s'étaient contentés nos aïeux ne pourraient plus nous satisfaire.

En effet, en considérant le mouvement qui nous emporte vers de nouveaux horizons, il semble que l'homme, de l'adolescence, soit parvenu à l'âge viril, puisque les illusions et les anciens prestiges ne satisfont plus son esprit désormais orienté vers le mieux et le juste.

Le Spiritisme seul, peut donner à cet état moral supérieur des aliments substantiels capables de l'alimenter, parce que, avec lui, il est en rapport et en harmonie ; le spiritisme seul, permet de constater que le présent est

éphémère et par lui, instinctivement, nous sentons que nos regards doivent tout à la fois plonger dans le passé et dans l'avenir, pour nous faire une idée saine et réelle du véritable état de notre moi conscient, de ce moi qui veut posséder d'une manière mathématique et pratique, la consolante vérité sur ce que fut notre esprit, ce qu'il est et ce qu'il doit être.

C'est que, en nous, la spiritualité véritable s'épanouit et que notre vue intellectuelle embrasse toute autre chose que la doctrine néantiste et académique, avec laquelle, au lieu du spectacle de la vie universelle et infinie, nous aboutissons à la tombe, ce qui est le nec plus ultra promis par ces docteurs attitrés et patentés.

Nous avons la certitude que vous avez dépassé le cercle circonscrit par la production des phénomènes de médiumnité, ô vous qui êtes accourus si fraternellement à cette réunion ; initiés aux inconnues du monde invisible, nos morts le peuplent, cela vous le savez ; or, comme ces morts remplissent dans la création un rôle actif et perpétuel, soit à l'état incarné, soit à l'état désincarné, ce sont eux qui se manifestent et nous instruisent, d'une manière rationnelle, sur la valeur de nos missions successives sur la terre et dans l'erraticité.

Nous avons appris, de même, que l'existence si courte de chaque esprit sur notre planète inférieure est une simple phase de notre vie éternelle infinie, et que notre esprit est partie intégrante de Dieu, principe actif de tout ce qui est.

Il nous a été répété, à satiété, que tout ce qui est visible et tangible sera encore, même après sa destruction apparente pour nos sens imparfaits car tout se renouvelle et se perpétue à l'aide de la mort, cette glorieuse réparatrice de ce qui nous paraît transitoire.

Nous savons, enfin, que l'homme par son travail sur lui-même et par ses épreuves terrestres a changé les conditions primitives de sa vie. et peut, avec sérénité, entrevoir ce qu'il sera après une série d'existences nouvelles.

Comme conséquences des vérités qui précèdent, les esprits nous indiquent que la civilisation doit être une œuvre collective et perpétuelle de progrès, à l'aide de nouveaux acquits intellectuels ; ils veulent que tous les hommes y participent, ce qui entraîne cette conséquence : la nécessité inéluctable de l'instruction et de l'éducation intégrales, et égales, pour les enfants des deux sexes nés à tous les degrés de l'échelle sociale.

De là, fatalement et logiquement, il est indispensable que nous soyons bien gouvernés et qu'on s'occupe désormais du bonheur des masses populaires trop longtemps dédaignées et abaissées. De là, cette juste contrainte pour chacun d'être meilleur et plus fraternel pour nos frères en humanité

et la ferme volonté d'accentuer le progrès moral, de tirer de bons fruits du travail collectif sagement coordonné, pour atteindre cet objectif : la transformation et l'illumination de toutes les âmes.

Oui, une base de régénération sociale, incomparablement grande, substantielle et consolante est posée par le spiritisme qui prouve ce fait : l'existence successive et immédiate des vies terriennes et d'outre tombe de notre esprit pour le bénéfice et le progrès de tous les êtres.

Tout d'abord ce progrès est constant à travers les générations d'une même sphère ; et ce progrès est sans solution de continuité dans les mondes sans nombre mus par Dieu, principe actif et infini dans l'univers sans limites.

Si nous travaillons pour nous, personnellement, comme rien n'est stérile, nous travaillons aussi pour la collectivité, le progrès général étant la résultante du progrès individuel ; ce que nous aurons semé sera récolté par les générations futures composées d'individualités, et ces dernières, à leur tour, représenteront les désincarnés de notre temps, mais réincarnés à un plus haut degré d'avancement dans les individualités des générations à venir.

Comme conséquences de cet entraînement fraternel, nous aurons alors un ordre social que nous pouvons concevoir ainsi : basé sur la plus grande fraternité, sur une foi commune et rationnelle, il n'aura d'autres dogmes que ceux-ci : la connaissance toujours plus parfaite des causes premières : savoir le pourquoi de l'incarnation des esprits et de leur progrès individuel, éternel et infini ; déterminer leurs rapports avec nous, rapports constants et d'autant plus accentués selon notre avancement intellectuel et moral, lequel est perpétuel et sans limites.

Avec cet ordre social dans l'avenir, selon l'expression populaire, les hommes se sentiront les coudes ; la main dans la main ils s'aimeront, quel que soit leur mode de penser et de croire et alors nous considérerons notre prochain comme notre frère et comme appartenant à l'être collectif sorti de la même source de vie.

Alors nous aurons en nous cette idée généreuse, cette conviction que notre esprit s'étant retrempé à des sources plus pures, nous devons donner une vigoureuse impulsion à tout ce qui peut affranchir les âmes du préjugé de castes, de l'antagonisme de sectes, du chacun chez soi chacun pour soi ; convaincus que la nouvelle phase humanitaire est faite d'ascensions vers de meilleures et de plus hautes destinées, et que la maturité des esprits exige cette rénovation, nous accentuerons cette régénération humanitaire, morale et sociale.

Les temps prévus étant arrivés, par l'emploi de nos vues et la généralité des questions que nous devons embrasser, nous prouverons combien nos doctrines sont utiles à cette rénovation désirée.

Pourquoi, frères en spiritisme, sommes-nous plus aptes à comprendre ce que c'est que le progrès moral, ce que c'est que le progrès selon la justice ?

Parce que, à chaque réincarnation nous cherchons à augmenter nos richesses morales et intellectuelles, à l'aide du corps dont nous avons fait le choix, et qui étant admirablement outillé permet à notre esprit d'enregistrer de nouvelles images.

Il faut considérer que tous nos actes ont leur image photographique dans notre cerveau, et que cette opération subtile se fait à l'aide de nos cinq sens. Que ce soit le lendemain, ou après de longues années, nous pouvons évoquer tous les actes de notre passé, puisque notre cerveau en contient les images fidèles.

Ce fait constitue nos souvenirs, et ces souvenirs sont représentés par des images, on ne saurait trop le répéter et le méditer.

À chaque existence terrienne nouvelle, que fait notre esprit ? Après avoir librement fait le choix du cerveau d'un enfant, préparé par un père et une mère à son gré, il classe les images qu'il a acquises à l'aide de ses vies passées, dans les cellules de ce cerveau ; avec ces images, il commet d'autres actes qu'il enregistre encore, ce qui permet à l'esprit incarné de mieux contrôler sa manière d'être, sa manière de penser.

Si vous constatez qu'un homme est ami de la vérité et de la justice, honnête et probe, dites-vous que cet homme, avant d'entreprendre un nouveau voyage parmi nous, sut bien choisir dans son bagage intellectuel, puisque au lieu de classer dans le cerveau qu'il a choisi pour se manifester les images inutiles et encombrantes de son passé, il a fait son choix avec sagesse et jugement ne conservant que ce qui lui est indispensable pour le bon travail intellectuel.

Aussi l'homme de vérité, selon la raison, est-il celui qui a classé avec méthode des images dans son cerveau, fait qui lui permet d'avoir une action sérieuse sur ses semblables ; ces derniers rendront hommage à son génie s'il est organisateur ; à sa parole s'il est orateur ; à ses hautes pensées s'il est littérateur ou publiciste ; à sa science si elle est utile à l'humanité ; à ses talents s'il est sculpteur ou peintre sublime ; enfin à tous ses actes s'ils sont en accord avec cette chose supérieure et si rare, *l'esprit de justice*.

Celui qui a su faire son choix et le mieux faire à chaque réincarnation, parvient, à un moment donné, à conquérir le titre d'homme de génie, car, dans le domaine industriel et dans celui de la science il a pu acquérir tout ce qui constitue ce titre.

L'homme ayant en lui tous les devenir est l'artisan de sa puissance intellectuelle et morale ; il peut, à l'infini, élargir le champ de ses investigations s'il a pour objectif le progrès continu de l'humanité et son ascension rationnelle vers de plus hautes destinées.

Oui, au dire des anciens sages, l'esprit de justice est inné dans l'homme, parce qu'il est fils de Dieu, non pas de celui du romanisme, mais du Dieu substance : du Dieu à l'état actif ; du Dieu esprit, principe universel intelligent ; du Dieu qui est la raison et la justice même ; Du *Dieu qui est un Etat* et non un être personnel et circonscrit ; du Dieu qui ne fait pas un mouvement dans l'Univers sans que ce mouvement ait sa raison d'être.

C'est bien ainsi que l'entendait le Maître, lorsque, à quelques uns, il faisait part de ses vues sur le spirilisme transcendantal, tel que les anciens sages l'avaient conçu.

Allan Kardec a dû se servir des formules de convention dès le début, laissant à l'avenir le soin de faire germer inéluctablement, fatalement, les grandes vérités dans notre France où le doute et la critique amère accueillent les novateurs, où le ridicule étouffe le génie.

Il n'avait, pu, ce philosophe, aborder des questions aussi délicates que l'unité de substance, ce qui eût froissé bien des esprits ; il avait réservé son ésotérisme et conservé devers lui, avec prudence, ses recherches qui tendaient à symboliser les potentialités de l'être absolu : création, réincarnation, mort, puissance, bonté, beauté et justice, et quant au *principe* dont elles émanent, ces *potentialités*, on ne pouvait, disait-il, en *concevoir la figure quelle qu'elle soit*. Ce fut l'avis des anciens, ce fut le sien.

En 1864, le Maître écrivait que l'homme cherche, d'instinct, les réunions où il peut trouver la communion de pensées, un milieu sympathique et surtout homogène pour y puiser de nouvelles forces morales ; on y récupère, ajoutait-il, les pertes fluidiques faites chaque jour par le rayonnement de la pensée, comme par les aliments on entre en possession des pertes que le corps matériel a pu faire en se mouvant.

Ce semble, ce but nous attire à cette réunion ; nous y sommes pour appeler de tous nos vœux les esprits de nos morts, de ces bons amis qui ont emporté, comme partie la plus précieuse de leur bagage intellectuel, les images recueillies dans leur famille ; c'est pour elle qu'ils ont lutté, aimé, souffert en usant leurs corps aux aspérités de la route.

Certainement, ces chers disparus attendent que les membres de leur famille les évoquent et se mettent à leur disposition, car ils veulent se manifester et causer avec tous ceux qui leur furent cher ; écoutons-les, car le bonheur que nous leur procurons rejaillira sur nous ; ils désirent tant savoir

ce que sont devenus les chers petits, et le père, et l'épouse, et la mère, et les vieux amis, et c'est là certainement la bonne nouvelle.

Ce devoir trop souvent oublié, les adeptes d'une doctrine de paix et d'amour doivent le rappeler à qui ne s'en souvient ; nul n'a le droit d'infliger aux âmes désincarnées le supplice du silence et de l'indifférence.

Se souvenir, c'est vivre ; appeler les morts, c'est communier avec eux dans la vie universelle et infinie, et il nous faut les bien remercier, cela du fond du cœur, pour leur aide bien constaté et visible aujourd'hui par la diffusion de notre philosophie chez toutes les classes sociales.

Que ces âmes sœurs, continuant leurs relations avec nous, apportent la preuve de leur survivance aux âmes attristées pour les convier à l'étude du monde invisible.

Notre place dans ce monde de l'erraticité sera ce que nous l'aurons consciemment faite ; puissions-nous l'y avoir glorieuse en nous répétant chaque jour que notre esprit de suite, notre savoir, nos actes accomplis pour le bien exclusif de l'humanité, peuvent seuls bien préparer cette situation conforme aux vœux et à la juste ambition des âmes éclairées.

P. G. LEYMARIE.

Mme Raymond-Pognon lit l'invocation habituelle préparée par Allan Kardec, en 1864, et placée à la page 88 du *livre des méditations*.

M. Laurent de Faget nous dit la belle poésie que voici, composée par lui pour cette circonstance :

### FRATERNITÉ

O barrière du cœur, égoïsme ! égoïsme !  
C'est toi que veut briser notre cher spiritisme.  
Triple armure d'airain, quand donc te verrons-nous,  
Sous l'effort du devoir secouant ses entraves,  
Rendre libres enfin les hommes, tes esclaves,  
Et tomber pièce à pièce avec les vieux courroux ?

Muraille de granit sur qui nos ongles s'usent,  
Vous, les pouvoirs royaux dont les tyrans abusent,  
Toi, la guerre infâmante où le meurtre est la loi,  
Quand disparaîtrez-vous de la famille humaine ?  
Et vous, codes sanglants, cruels arrêts de haine,  
Quand donc cesserez-vous de répandre l'effroi ?

Oh ! nous verrons finir l'affreux règne du glaive,  
S'écrouler l'échafaud qui, devant nous, se lève  
Comme un défi jeté par les hommes à Dieu !

Oh ! nous verrons s'enfuir les sombres tyrannies,  
Et l'homme s'éclairer aux clartés infinies  
Qui, sur la terre en pleurs, descendent du ciel bleu.

Mais pour voir un éden sur la terre des hommes,  
Pour devenir, un jour, meilleurs que nous ne sommes,  
Pour combattre le but de notre humanité,  
Spirites ! suffit-il d'une froide science ?  
Non, il faut, de nos cœurs, chasser l'indifférence :  
Dans les ombres du mal, l'amour, c'est la clarté !

Ils sont bien malheureux ceux dont la sécheresse  
Ne comprend pas l'amour, cette noble richesse,  
Cette force d'en haut qui met la joie au cœur,  
Fait briller dans nos yeux l'espérance immortelle  
Et palpite et sourit, sentant Dieu même en elle,  
Dieu qui lui dit : « Conduis les peuples au bonheur ! »

Pourquoi ne pas aimer quand toute la nature,  
Rayons d'or, frais parfums, doux nids, belle verdure,  
Est un temple où l'amour encense l'éternel ?  
Pourquoi ne pas aimer quand l'automne, à nos portes,  
Fait aux rêves déçus un lit de feuilles mortes  
Et dit à nos regrets : « Le printemps est au ciel » ?

Si je vois le printemps en évoquant l'automne,  
C'est qu'à l'heure où nos bois dépouillent leur couronne,  
Nous célébrons nos morts, nos absents bien-aimés ;  
C'est que nous revenons, lorsque la feuille tombe,  
Rappeler aux humains ce que c'est que la tombe,  
Foyer de vie où, tous, nous serons ranimés !

Demandons à nos morts, plus vivants que nous-mêmes,  
Comment se résoudre les plus graves problèmes :  
La misère frappant des êtres sans pitié,  
Le chômage liant les bras de l'Industrie,  
L'humanité rêvant une seule patrie,  
Le devoir retrouvant son principe oublié ?

Demandons à nos morts comment, de notre fange,  
Chaque esprit peut sortir pour s'élever vers l'ange ?  
Quel est le plus beau sens du mot Religion ?  
Et ne sentez-vous pas que, du sein de l'espace,  
Les Esprits répondent : L'inimitié s'efface  
« Et l'amour va guider votre évolution ? »

Ne le sentez-vous pas que le dogme suprême  
C'est l'amour fraternel qui, s'oubliant lui-même,  
Unissant l'homme à l'homme — en tous les univers —  
Prépare le progrès, féconde le génie  
Et, chantant sous les cieux l'hymne de l'harmonie,  
Relève le coupable et ferme les enfers ?

Et c'est pourquoi, venus de l'école nouvelle  
Qui cherche la science et ne veut rien voir qu'elle,  
Nous qui fuyons le dogme et crions : Liberté !  
Nous voulons cependant avec vous faire éclore,  
Comme un fruit merveilleux qu'un doux soleil colore,  
Le principe sauveur de la fraternité !

A. LAURENT DE FAGET.

Madame Collin prononce les paroles suivantes :

LA MISSION DU SPIRITISME. — Parler de la mission du Spiritisme, ici, en famille, entre nous, après tout ce qui en a été dit, et si bien dit, lorsqu'il est si vaillamment défendu, si chaleureusement et généreusement représenté, cela peut sembler une prétention assez puérile, car le spiritisme est, par lui-même, comme la lumière, comme la vie, comme tous les phénomènes de la nature. Il n'est plus besoin de le démontrer, il a conquis sa place dans le domaine des sciences philosophiques et expérimentales. C'est une véritable prise de possession, qu'il saura aussi bien défendre que garder.

Prenons-en donc notre parti, il n'y a plus un bien grand courage à se dire spirite : la masse s'est émue ; elle vient à nous. Il n'est plus absolument de mode de nous lapider avec les pierres du mépris ou celles du ridicule. Un spirite n'est plus tout à fait qualifié de fou, d'idiot ou, ce qui est pis, de mystificateur, à moins que ce ne soit de fourbe de la plus dangereuse espèce.

On ne peut guère nous opposer qu'une indifférence systématique pour l'ordre d'idées qui nous est cher et le plus parfait dédain pour ceux qui s'en sont faits les prosélytes ardents et dévoués.

De cette dernière manière de voir, plus que de penser, nous n'avons point à nous mettre en peine : il est tant de gens qui détournent leur esprit de la préoccupation du lendemain et qui se contentent de vivre au jour le jour, comme l'oiseau de branche en branche. Ils y viendront quand même. L'heure de se rattacher à quelque sublime espoir sonnera pour eux comme pour tant d'autres : la douleur conduit au chemin de Damas les plus réfractaires. Et ce sont eux alors que nous retrouverons dans le temps et dans l'éternité, apôtres aussi zélés et convaincus, qu'ils auront été des négateurs obstinés et prévenus.

Mais, quant au présent nous pouvons constater que notre tronée est faite et bien faite, grâce à la persévérante volonté de ceux qui s'étant initiés à cette grande cause du Spiritisme en ont été et en sont encore les plus ardents propagateurs.

Leur œuvre se continue, et le beau concours de sympathies et d'adhésions, donné si chaleureusement lors du Congrès spirite, en l'année du Centenaire, a resserré les liens d'une grande famille spirituelle qui s'étend, se multiplie jusqu'aux extrémités du monde.

Oui, de toutes parts, dans toutes les hiérarchies de la vie sociale, le même souffle ou plutôt la même aspiration a fait tressaillir les âmes. C'est que dans le Spiritisme, l'Humanité a senti qu'elle était en cause et qu'elle avait le devoir de rechercher les lois qui l'unissant au passé, lui ouvraient les horizons de l'avenir.

C'est donc en nous reliant à ce passé, en nous engageant dans l'avenir, que le Spiritisme met sa vertu puissante et fraternelle. J'ai dit fraternelle, et ce mot, d'un sens parfait, plus métaphorique que réel, garde ici toute son inviolable acception. Oui, c'est parce que des hommes ont cru aux liens de fraternité et de solidarité qui les unissaient aux autres hommes, qu'ils ont reconnu et accepté le legs que leur faisait le passé et qu'ils ont espéré en un avenir immortel.

Mais il a fallu pour cela regarder plus haut et plus loin que les misères inhérentes à ce monde, pour faire triompher une vérité, toujours repoussée et méconnue, et établir pour d'autres temps et d'autres hommes un état moins douloureux.

Cela constitue une manière d'être plus digne de chacun de nous et des obligations qui incombent à tous. Car, les lamentations sont stériles, l'ironie est desséchante et rétrécit le cœur et l'intelligence de ceux qui s'y laissent entraîner. Et le scepticisme, à partis pris, est la plus absurde des affirmations et des imprévoyances, puisque aucune puissance humaine ne peut empêcher à une vérité, de quel qu'ordre qu'elle soit, d'avoir son jour.

D'ailleurs, si cette parole de l'Écriture : qu'« on reconnaît un bon arbre à ses fruits », garde encore et gardera toujours sa vérité d'expérience, nous demanderons au scepticisme ce qu'il a fait pour le bonheur et l'avancement de l'humanité.

Cette question était indiscrète sans doute, car, rien dans la science ni dans la morale n'a pu répondre en sa faveur. Mais le silence n'est pas plus la vie qu'il n'est la justification d'un sophisme désolant qu'on jette à travers le monde. Ce n'est donc point aux sceptiques que l'humanité a dû les premières inspirations qui la faisaient passer d'une enfance précaire, débile et inconsciente à un état adulte, progressif et responsable.

Qui donc lui a fait gravir, degré à degré, la rude montée de ses destinées toujours grandissantes ? et de l'histoire du passé, est sorti cet enseignement : — En même temps que se levait l'aube de la vie humaine dans le cœur des premiers hommes s'élevait le sentiment d'un mystère qui les enveloppait, mais d'où rayonnait une lueur d'espoir et d'avenir.

A sa lumière, à sa douce chaleur, ils prenaient confiance, ils tentaient de se libérer des misères inhérentes à leur condition douloureuse ; ils fertilisaient le sol où ils étaient nés, ils l'enrichissaient de quelque invention importante, de quelque découverte de génie. Par eux, après eux, les hommes souffraient moins, conquéraient plus de lumière, de loisirs, de liberté. Et, ainsi que les lutteurs antiques, ceux qui suivaient reprenaient le flambeau où s'étaient éclairés d'autres hommes, où s'éclairaient et s'avançaient de jeunes et nouvelles générations.

Qui donc les avait animés de ce feu sacré ? Qui donc les avait appelés à cet apostolat où il fallait autant de courageuse initiative, que de volonté forte et tenace ? Comment se sont-ils mis si résolument à l'œuvre, sans se laisser rebuler par l'insuccès apparent qui, bien souvent, répondait seul à leur attente. Comment n'ont-ils pas abandonné sans retour la tâche commencée, en ne recueillant que les moqueries, les injures, parfois même le martyre, en paiement de leurs tentatives aussi élevées que généreuses ? Ah ! c'est qu'ils avaient la certitude ou plutôt la foi qu'ils collaboraient à une œuvre divine, qu'ils étaient dans la voie providentielle où ils trouveraient le beau et le bien, le juste et le vrai et cette pensée enflammait leur cœur et faisait décupler leurs facultés.

Mais, pendant qu'ils luttaient ainsi, disciplinant la puissance de leur pensée, en même temps qu'ils s'emparaient des forces de la nature, pour les faire contribuer au bien-être et à l'avancement moral et matériel de l'avenir humain, pendant que, serviteurs de l'idée, ils affirmaient la prépondérance de l'Esprit sur la Matière, d'autres hommes, qui se qualifiaient de sages et d'invulnérables à toute erreur de leurs sens, à toute défaillance de leur raison, jouissant de ce que les autres ont lentement et péniblement édifié, mettaient et mettent encore un triste courage à nier que la vie ait un but, une solution, un avenir.

Mais, au nom de quelle sagesse, de quelle certitude osent-ils jeter à ceux qui se consomment dans d'incessants efforts, ce déni de toute justice, de toute espérance ? Quelles sont leurs œuvres ? Qu'ont-ils édifié ? Qu'ont-ils élevé de grand, de fécond, de durable ?

Ce scepticisme, à la foi hautain et dénigrant forme-t-il un caractère ? Affirme-t-il une volonté agissante ? Donne-t-il une puissance d'action ?

Relève-t-il les courages? Donne-t-il une sanction à la morale? Répond-t-il aux besoins d'équité et d'immortalité, innés au plus profond du cœur de tous les êtres? Soutient-il l'obscur luttteur dans sa tâche ardue de chaque jour? Apporte-t-il une consolation aux désespérés? Une possibilité de relèvement à ceux qui ont failli? Enfin! enfin, ouvre-t-il des horizons plus éléments à ceux que toutes les misères ont étreints et conduits jusqu'au seuil du tombeau? Non, rien, rien de tout cela, et nulle voix ni dans le passé ni dans le présent n'a pu répondre pour lui, ni l'absoudre du mal qu'il a fait, de celui qu'il a laissé faire. Car, à ses paradoxes égoïstes se sont affermis toutes les grossières et inavouables convoitises, tous les appétits féroces, toutes les défaillances lugubres, ayant la ruine morale ou le suicide pour dernière et suprême solution.

C'est donc contre ce scepticisme à outrance, ce pessimisme dissolvant qui, de nos jours, s'étend depuis les classes les plus favorisées jusqu'aux plus besogneuses, et qui ne peut cependant arguer ni de la science ni de la morale, que le spiritisme s'est levé et a pris place dans ce champ clos où se discute et se délimite la valeur des idées. Le spiritisme n'y vient pas pour soutenir seulement quelque thèse subtile d'une philosophie contre une autre philosophie, mais bien pour opposer sa protestation indignée, contre des affirmations audacieusement ignorantes ou artificieusement mensongères, contre lesquelles il est de son devoir de réagir, en apportant — à tous et pour tous — des faits et des démonstrations, pour lesquels beaucoup peuvent rester indifférents, mais dont nul ne peut récuser l'importance et la véracité.

C'est à la diffusion de cette belle et consolante vérité et des principes qui en découlent que vous vous êtes consacrée, vous, frères et sœurs en croyances et tous les spirites disséminés dans le monde entier. C'est à la réalité de nos liens extra-terrestres, de nos rapports incessants avec les Esprits invisibles avec qui nous sommes en communion de pensée, que vous démontrez et affirmez la loi providentielle qui nous régit, dont le but suprême est de nous inciter à développer nos facultés natives, à diminuer la somme des fatalités attachées à notre condition transitoire, à grandir et à nous élever par la vertu, le devoir, vers la justice, vers l'auguste liberté.

Là seulement est toute vie morale et spirituelle. Et la mission qui incombe au spiritisme est de la soutenir, de la défendre, de la propager.

Confiance et persévérance doit être notre devise. Nous sommes dans les voies droites qui conduisent aux sommets radieux. Nous y sommes fidèles à nos plus chères et saintes affections. Nous y sommes guidés par les douces lois de la charité, du pardon des injures, de la miséricorde et de l'amour divin.

Nos frères, nos amis de l'espace sont avec nous. Ils nous soutiennent, nous encouragent, nous prodiguent les témoignages de leur survivance, de leur constante et dévouée affection. Incarnés et désincarnés nous sommes une même famille, nous marchons à travers des vicissitudes et des modifications sans nombre, mais nous allons tous vers un même but, sous un regard paternel et divin.

J. COLIN.

M. P. G. Leymarie rappelle le souvenir des esprits désincarnés dans l'année, depuis le 1<sup>er</sup> novembre 1889, en nous disant quelles furent leurs qualités et les travaux qu'ils ont accomplis pour le bien de la cause, ce qui a vivement intéressé les assistants :

*Nécrologie, du 1<sup>er</sup> novembre 1889 au 1<sup>er</sup> novembre 1890.*

|                                                                           |          |
|---------------------------------------------------------------------------|----------|
| 1 <sup>o</sup> Madame Emmanuel Jacquet, à Roux, Belgique, 65 ans.         | novembre |
| 2 <sup>o</sup> Alfred Chanteloup, à Loix, île de Ré, 48 ans.              | »        |
| 3 <sup>o</sup> Henri Hyacinthe Laure, 67 ans, à Alger.                    | »        |
| 4 <sup>o</sup> Renaud Thurman, docteur et professeur incinéré à Zurich.   | »        |
| 5 <sup>o</sup> Gabrielle Nouchet, 18 ans, à Langoiran, Gironde.           | »        |
| 6 <sup>o</sup> M. Tarley, 81 ans, à Paris.                                | décembre |
| 7 <sup>o</sup> Carlos Franzelius, à Murcie, Espagne, 75 ans.              | »        |
| 8 <sup>o</sup> Clément Goupille, à Tarragone, Espagne, 50 ans             | »        |
| 9 <sup>o</sup> J. B. Desgrange, à Paris, beau-père de M. Prost.           | »        |
| 10 <sup>o</sup> Mme Veuve Guérin, 89 ans, à Villeneuve-de-Rions, Gironde. | »        |
| 11 <sup>o</sup> M. Billoux, 84 ans, à Dijon, Côte-d'Or.                   | »        |
| 12 <sup>o</sup> Auguste Mounet, 23 ans, à Alger.                          | »        |
| 13 <sup>o</sup> Mme Richard Eugène, à Sèvres, Seine, 73 ans.              | janvier  |
| 14 <sup>o</sup> Maille Clodomir, 62 ans, à Neuilly, Seine.                | »        |
| 15 <sup>o</sup> Le prince Serge de Golovine, 67 ans, à Kouprovo, Russie.  | »        |
| 16 <sup>o</sup> Francesco Paoli Chiaia, 89 ans, à Naples.                 | »        |
| 17 <sup>o</sup> Philippe Morand, à Pantin, Seine, 80 ans.                 | »        |
| 17 bis Madame Dumay, 38 ans à St-Sauveur.                                 | »        |
| 18 <sup>o</sup> Desmazures, à Verberie, Oise, 55 ans.                     | »        |
| 19 <sup>o</sup> Mlle Corman, 7 ans, à Paris.                              | février  |
| 20 <sup>o</sup> Louise de Lasserre (Drouin) 40 ans, Paris.                | »        |
| 21 <sup>o</sup> Baron du Boscq à Baigneau, Gironde, 66 ans.               | avril    |
| 22 <sup>o</sup> Dr Pucl, 80 ans, Paris.                                   | »        |
| 23 <sup>o</sup> Galli Barrigi, sculpteur, à Milan, Italie.                | »        |
| 24 <sup>o</sup> Giovanni Giovannini, à Florence, Italie,                  | »        |
| 25 <sup>o</sup> Marcel Louis Sirven, à Alais, Gard.                       | »        |
| 26 <sup>o</sup> Alfred Véron, 68 ans, Paris.                              | mai      |

|                                                                                                                                 |                          |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------|
| 27° Dr Don José Ramon Simoni, à la Havane, Ile Cuba.                                                                            | »                        |
| 28° M. Bigonnet, à Buis-les-Baronnies, Drôme.                                                                                   | »                        |
| 29° M. Blavier, à Seraing, Belgique.                                                                                            | »                        |
| 30° Mme Catherine Marbais, à Baisy-Thy, Belgique.                                                                               | »                        |
| 31° Marie Capra, à Alger.                                                                                                       | juin                     |
| 32° Louis Blin, 51 ans, Paris.                                                                                                  | »                        |
| 33° Juliette Violat (nièce Levadet), 25 ans, Paris.                                                                             | »                        |
| 34° M. Emile Malet, professeur, 75 ans, à Vincennes, Seine.                                                                     | juillet                  |
| 35° Mme Bruneteaux, 50 ans, Paris.                                                                                              | »                        |
| 36° Jacques Roussel, 50 ans, Paris.                                                                                             | »                        |
| 37° Eleutorio Maissonave, à Alicante, Espagne.                                                                                  | août                     |
| 38° Chevalier J. P., 64 ans, Paris.                                                                                             | »                        |
| 39° Mm <sup>e</sup> Badet, 58 ans, Genève, Suisse.                                                                              | »                        |
| 40° M. Bernès, 64 ans, à Toulouse.                                                                                              | »                        |
| 41° M. Carbonnel, 93 ans, à Alger.                                                                                              | septembre                |
| 42° M. E. Léon Baulant, 49 ans, à Brie-Comte-Robert, Sne-et-Oise                                                                | »                        |
| 43° Mlle Lequesne (Rienzi), 15 ans, Paris.                                                                                      | »                        |
| 44° Mlle Verenet, au Vieux Château, Aisne, 90 ans.                                                                              | »                        |
| 45° M. Poivez, 76 ans, à Creteil, Seine.                                                                                        | octobre                  |
| 46° Mme Flasselière mère, Alger, 86 ans.                                                                                        | »                        |
| 47° M. Oriuhel, 75 ans, à Oran.                                                                                                 | »                        |
| 48° Mme Vigné, 40 ans, Paris.                                                                                                   | 1 <sup>er</sup> novembre |
| M <sup>rs</sup> Boyer et Auzanneau, Mme Raymond-Pognon lisent, tour à tour, quelques méditations appropriées à la circonstance. |                          |
| Mme Gonet, médium, s'est fait excuser, étant alitée.                                                                            |                          |

Quelques communications sont obtenues par divers médiums écrivains, nous insérons celles qui suivent :

*Médium : A. Laurent de Fayet.* — Mes amis, je viens vous voir aujourd'hui pour vous féliciter de vos bonnes résolutions, vous dire qu'il y faut persévérer pour obtenir les grâces d'en haut.

Ah! sans doute, certains diront que vous êtes des mystiques, que vous faites beaucoup de prières et que vous n'appartenez pas à cette école moderne de philosophie qui place le fait avant la théorie.

Mais que vous importe! Vous pouvez très bien appartenir à cette école rationnelle et avoir dans le secret de vos âmes de justes aspirations vers l'éternel moteur des intelligences.

La prière, vous pouvez d'ailleurs la faire de tant de façons! Certainement, je ne vous recommanderai pas de balbutier des mots vides de sens, d'é-

grener un chapelet, de réciter sans conviction des formules depuis longtemps apprises.

Mais quand, sous un bon regard de la divinité, vous sentirez vos âmes s'élever, vos cœurs s'attendrir; quand un beau spectacle de la nature vous émerveillera, vous ouvrant la route nuageuse et douce des songes, pourquoi n'auriez-vous pas au fond du cœur une goutte de rosée qu'un rayon de soleil soulève et reporte en perle vers les cieux?

La prière, c'est le parfum de l'âme. Pour bien prier, il faut bien aimer; voilà pourquoi peu de personnes prient réellement.

Si donc Dieu entend vos prières, c'est qu'elles lui envoient cette émanation de vous-mêmes qui est l'amour.

Sans amour, en effet, qu'êtes-vous et que deviendrez-vous? Rien ne peut se faire sans les effluves fécondantes de l'amour.

Voyez les sociétés : corrompues et viles, tombées dans l'esclavage des passions et des vices, elles ne se relèvent que quand une incarnation de l'amour vient dire aux hommes : « Brisez vos barrières fratricides, tendez-vous la main à jamais! »

Vous êtes peut-être à la veille d'événements importants en politique comme en philosophie. Apprenez à vous soutenir les uns les autres, non à vous dénigrer, pour frayer ensemble la route de l'avenir.

De grands esprits sont descendus en mission auprès de vous pour l'heure des grandes évolutions sociales. Soyez les apôtres de ces nouveaux Messies. Ou plutôt, soyez des Messies vous-mêmes, car il n'est pas de fils de Dieu privilégié, venant évangéliser les hommes. Vous êtes tous solidaires, tous responsables de vos actes, tous unis. Combattez le bon combat!

Créez des Sociétés nouvelles, ne vous maltraitez jamais, mais discutez entre vous les meilleurs moyens d'atteindre le but auquel vous visez. Il ne faut pas s'endormir dans les moules étroits des anciens systèmes. Le progrès est d'ordre divin en même temps qu'humain, aussi bien dans le spiritisme qu'ailleurs. Pourquoi voir des intentions mauvaises chez ceux qui s'éloignent de vous en apparence, et qui s'en rapprochent en réalité, car vous devez tous tendre à vous perfectionner, à améliorer votre outillage pour le bon travail, c'est-à-dire à grandir vos facultés, à les rendre plus complètes et plus utiles par l'instruction suivie. Et cette instruction elle-même doit vous servir à faire progresser vos frères, à étendre toujours davantage le réseau de vos connaissances. Or, comme il n'y a pas de dogme dans le spiritisme, d'article de foi auquel il faille croire quand même, soyez persuadés que ceux qui fuient les voies depuis longtemps battues, pour trouver de nouveaux chemins praticables, sont dignes d'éloge autant que ceux qui restent sur les vieilles routes pour réunir les retardataires.

Que chacun de vous fasse sa tâche en conscience, et tout sera selon le désir de celui qui a dit : « Secourez-vous, instruisez-vous, et surtout aimez-vous les uns les autres ! »

*Médium, Pierre.* — Comme autrefois, j'assiste à la séance de ce jour, très heureux de vous écouter; parmi vous je retrouve d'anciens amis et je constate que ces anciens ont pris des années, des cheveux blancs, tandis que le plus impotent jadis, Alfred Veron, votre serviteur, est redevenu jeune, sans privilèges; il n'a plus à traîner son corps qu'il avait bien malmené!

Les mots naissance, mort et renaissance, sont une énigme pour qui n'en connaît pas la nature et n'en possède pas la clef. Nous sommes des éternels malgré des changements apparents, car l'existence de l'esprit est un état permanent, qui fut, est, et sera.

Donc, que je fasse un voyage sur la terre en m'incarnant, que j'en sorte à l'aide de la séparation de mon moi conscient d'avec le corps qui a servi à mes manifestations, cela ne modifie pas le cours de la vie éternelle de mon esprit; elle se continue fatalement, aussi logique que l'harmonie des mondes, et elle progresse car tel est son objectif tracé de toute éternité.

Les corps divers dont mon esprit s'est servi tour à tour sont éternels aussi, car les parties moléculaires qui composaient leur substance sont éternelles et n'ont jamais cessé d'être; par leur dissolution lors du phénomène nommé la mort, elles se séparent, reprennent leur liberté pour former d'autres corps sous l'action du principe intelligent et actif qui les réunit à nouveau et leur fait représenter d'autres corps plastiques.

Exemple : Un père et une mère donnent naissance à un fœtus qui, d'atome presque invisible et informe, passe à l'état visible; l'embryon devient un cerveau organisé dont toutes les parties resteraient neutres et inertes, si, un esprit principe intelligent et parcelle divine, en s'en emparant ne se servait de ce cerveau dont il meut le mécanisme, exactement comme le principe universel intelligent meut les mondes en nombre infini plongés dans son infinitude.

C'est ainsi, anciens et fidèles spirites, que Veron s'est vu confirmer ici les vérités dont le germe était dans son esprit à l'aide de ses études sur la terre.

En 1870, mes guides m'ayant pressenti sur les faits qui surviendraient en cette année et la suivante, je fus traité de communard et de fou, par les paisibles jouisseurs de ce temps-là; j'eus désiré que le peuple fût instruit, éclairé, pour abandonner de tristes préjugés et viser à ce qui pourrait le rendre plus heureux et rassuré sur le calme de ses vieux jours! J'étais

ataxique, et l'on m'eût, sans cela, fusillé comme étant la plus riche des canailles.

Comme dans le monde des désincarnés, la préoccupation du sort des humbles est le thème voulu des esprits, chacun d'eux peut être aussi dénommé riche canaille, puisqu'ils veulent la transformation radicale, mais prudente de nos sociétés terriennes à l'aide de vérités si probantes quelles soient considérées comme la sauvegarde des intérêts moraux et physiques de l'humanité.

En somme, les anciens spirites désincarnés envisagent leur prochaine incorporation à ce point de vue : les choses durables qu'ils vont entreprendre, nécessairement, parce que la justice le commande.

Je vis et rends grâce à Allan Kardec qui me guida, qui me passa le flambeau pour voir clair dans les arcanes réputées mystérieuses et inabornables.

J'ai pu convaincre des amis anciens, émigrés ici, vieux viveurs néantistes qui acceptent nos idées si vraies, si saines et consolantes ; j'ai retrouvé les spirites décédés avant moi et ce fut une fête touchante et fraternelle, toute de famille.

Ma mère, avant de mourir, m'avait compris et pardonné ; elle a convaincu mon père qui continuait à me considérer comme le chenapan de jadis, et la preuve, c'est qu'il accepte le spiritisme avec toutes ses conséquences. Il m'a embrassé cordialement.

Sur la terre, Tremeschini et le Maître étaient divisés quant aux principes ; ici je les vois marcher de concert pour l'application prochaine des vérités essentielles qu'ils préconiseront et dont vous possédez les solides assises.

Préparez-vous, mes F. E. S., une légion d'esprits va se réincarner et gare aux prévaricateurs, aux faiseurs, aux viveurs et à qui calomnie, car à ce monde interlope appelé à disparaître, succédera l'union des âmes appuyée sur la simplicité, l'espérance réelle, l'instruction assurée pour la vivification des âmes, le pain quotidien assuré pour substantier les corps ; nous préconiserons l'association qui chasse la fraude, l'égoïsme, le personnalisme, le drainage honteux des épargnes populaires au bénéfice des adroits et des jouisseurs.

Ce sera un branle-bas durable, paisible, assuré, sans froissements ni coups de fusils, mathématique comme 1 et 1 font 2.

Au nom de nos amis de l'erraticité, présents ici, merci pour vos pensées bienveillantes et votre appel.

Je reste votre F. E. S., militant parce que convaincu, qui veut désormais, surtout, des actes et rien que des actes.

*Médium : Ch. Nozeran.* — Écoutez ces cloches vibrantes au timbre lugubre, exhalant dans les airs des sons mornes et retentissants; elles se mêlent aux sanglots de cette foule en deuil! glas funèbre! qui vous rappelle que tout finit ici-bas: vos projets d'avenir, vos espoirs, vos amitiés terrestres. Oh! laissez un libre cours à vos larmes de douleur; pleurez, pleurez! ô vous qui regrettez un père, une mère, une épouse, une sœur, un ami! Pleure mère affligée au souvenir de ton enfant sur lequel tu plaçais les plus chères espérances! Pleurez, vous tous qui comme des ombres errantes parcourez ces allées de noirs cyprès! Vous qui voyez ces enclos ouverts, ces tombes aux croix noires, ces dalles de marbre où se lisent encore les vains titres de gloire de votre orgueil humain! Pleurez, pleurez! en déposant une couronne de fleurs, symbole de votre affectueux souvenir. Mais dans l'épanchement de votre affliction, mêlez à vos larmes la prière du cœur qui monte à Dieu comme un parfum d'amour.

Hélas! pauvres exilés de la terre qu'enveloppe un peu d'argile, que brise le regret et dont le cœur se noie dans les pleurs du désespoir, courage et confiance; Dieu sait combien vous êtes chancelants, défaillants: combien les affections de votre monde ont de l'empire sur vos sens et vous font le plus souvent oublier de réfléchir pour vous en détacher, en reportant uniquement votre pensée vers lui, source de toute consolation.

En pensant à vos chers disparus, faites un retour sur vous-mêmes et dites que tout passe, les grandeurs comme les misères; que parmi vous tout est frivole et périssable. Quelques instants, quelques jours encore, et vous irez, hélas! rejoindre ceux que vous pleurez! Mais la mort que Dieu envoie pour établir sur tous un niveau d'égalité n'est à vos yeux qu'une apparence vaine, la mort vous ouvrant les portes d'une vie nouvelle, d'une ascension glorieuse vers l'idéal du vrai, du juste et du bien. C'est l'âme brisant sa chaîne au seuil de sa prison pour faire place à la plus belle liberté.

Consolez-vous donc dans vos angoisses amères! levez vos fronts abattus! portez vos regards plus haut et vous verrez luire l'espérance d'une destinée meilleure dans un monde plus heureux, où vous retrouverez ceux qui vous ont quitté.

Que sont vos corps matériels? pourriture, ossements que le temps détruit sur son passage! vaine poussière qui se disperse au vent des siècles!

Regardez plus haut! voyez ces groupes élhérés d'esprits, chérubins à l'aurole éclatante glissant sur ces nuages diaphanes, vers la sphère divine, soleil des soleils, père des mondes passés, source des mondes à venir? ce sont les âmes de ceux que vous pleurez. Consolez-vous, la mort c'est la vie; les liens brisés sur la terre se renouent dans l'immortalité.

Voyez plus haut dans un ciel d'or lumineux et resplendissant, ces anges gardiens, soutenant à chaque degré des mondes les pas des âmes de ceux qu'ils ont guidés sur la terre. Oh ! quelle réjouissance dans la Jérusalem céleste ! Ecoutez le chœur des phalanges immortelles chantant sur des harpes d'or les louanges d'amour et de reconnaissance à l'Éternel. Oh ! quelle allégresse ! quels ravissements ! quels mélodieux concerts !

Consolez-vous donc, car le Christ l'a dit : *Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés !* Ceux que vous regrettez sont plus heureux que vous, car, en déposant le fardeau de l'épreuve expiatoire, s'ils ont marqué leur passage sur votre terre par la résignation dans la souffrance et l'espérance en Dieu, ils s'élèveront dans leur ascension radieuse vers le grand maître des mondes, pour s'asseoir au banquet de la félicité éternelle, car, le Christ l'a dit encore : *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu.*

Ceux encore que leur faiblesse chancelante a fait s'égarer dans les obscurs sentiers de votre monde et se heurter contre les écueils de la vie, ceux-là se sont déchirés aux ronces, aux épines du chemin. Ceux enfin qui, touchés par le repentir, se sont purifiés par la prière, ah ! ne les plaignez pas, car Dieu fait jaillir sur toutes ces âmes ses torrents de faveurs ineffables formant cet immense océan d'amour et de bonheur : où elles se plongent, véritable élément de vie et d'éternelle félicité.

Puisque la mort n'épargne personne, riches tendez aux déshérités une main secourable ; semez sur votre route des fleurs d'amour et de charité ; pauvres, montez avec courage et résignation votre Golgotha, afin d'être tous un jour réunis dans la véritable lumière, sous le sourire éternel de Dieu.

*Esprit Consolateur.*

## LES ESPRITS FRAPPEURS DE CORAY

Chateaulin, 13 novembre.

Depuis plus d'un mois il n'est bruit que des singuliers phénomènes qui se passent à la ferme de Trévissidi, près Coray. Les meubles sont transportés çà et là, et la plupart du temps, retournés par une main invisible ; des pierres tombent de tous côtés, cassant les carreaux, brisant les ustensiles de ménage, sans qu'on sache qui les lance.

On accourt de dix lieues à la ronde pour visiter la ferme hantée. Plusieurs personnes de Quimper ont fait le voyage ; elles ont été obligées de déguerpir au plus vite. Il leur est arrivé ce qui arrive à tous les visiteurs, elles ont été criblées de coups.

Un de ces derniers jours que toutes les autorités de la commune étaient

rassemblées devant la ferme, le brigadier de gendarmerie qui fumait à cu sa pipe brisée dans la bouche. Dimanche plus de six cents personnes étaient sur les lieux et les pierres pleuvaient de plus belle sur les gens de la maison.

Il y a une sainte vierge qu'on avait placée sur la porte d'entrée pour éloigner le malin esprit a été décapitée. On pense si cette diablerie, œuvre de quelques mauvais plaisants, impressionne nos populations superstitieuses. Il serait peut-être temps que la justice y mît fin.

*Petit Journal*, du 14 novembre 1890.

N. D. L. R. — Riche *Petit Journal*, mauvais logicien, prenez vos lunettes.

## UNION SPIRITE DE REIMS

L'*Union spirite* tend à fédérer tous les partisans de nos doctrines dans l'est de la France : Sedan, Chauny, Ham, Noyon, Tergnier, Bar-le-Duc, St-Diziers, et les villes de l'Aisne, avait envoyé leurs délégués et leurs adhésions pour la séance du 9 novembre, à Reims. Le Comité de propagande avait délégué MM. A. Delanne et P. G. Leymarie; la Société de spiritisme scientifique de Paris, M. Auzanneau.

M. Monclin secrétaire général de l'Union, au zèle duquel tous les délégués ont rendu hommage, avait demandé la salle du Cercle républicain de Reims; la commission du cercle lui a répondu que la salle serait à sa disposition, gratuitement, le 9 novembre, si le conférencier parisien leur accordait une causerie conférence sur les sciences dites secrètes, le samedi 8 novembre. M. Monclin promet, et M. Leymarie, au jour dit, leur a parlé sur *les sciences secrètes mises à la portée de toutes les intelligences*; il a voulu que la discussion fût libre, et pendant 2 heures 1/2, soit en conférençant, soit en discutant avec plusieurs membres de ce cercle, hommes d'études très intelligents, il a pu satisfaire l'assistance qui lui a prouvé son contentement et son désir de s'occuper de sciences aussi belles que celles du spiritisme, du magnétisme, etc.

Après un concert, donné par les artistes du cercle qui disent et chantent avec un art véritable, on a dû se séparer à 1 heure 1/2 du matin; plusieurs membres ont suivi M. Leymarie pour lui demander un supplément d'explications, ce qui prouve combien nos doctrines, dans un milieu néantiste, peuvent modifier les opinions acquises, lorsqu'elles sont présentées avec leur véritable caractère si libéral, si progressif, si humanitaire et scientifique. Il leur a été prouvé que la vérité est simple, à la portée de tous.

L'Union spirite de Reims, et M. Monclin, sont enchantés du nouveau courant d'opinion établi dans un cercle qui semblait fermé aux idées que nous préconisons. Ce germe y fructifiera. La *Société de librairie spirite* a fait don

de volumes et de brochures à ce cercle si intelligent; le *Comité de propagande* y avait joint 2 volumes du congrès de 1889. M. Monclin a enrichi leur bibliothèque de volumes spirites et autres, qui concernent la cause.

Le dimanche 9, à 2 heures 1/2, les spirites réunis étaient présidés par M. Christophe, de Sedan, président réel de la Société; après le compte rendu du résultat annuel des travaux, par le courageux secrétaire, M. Monclin, il fut convenu que la séance, partagée en deux parties, serait présidée à tour de rôle par MM. Delanne et Leymarie. La salle était comble.

La conférence de M. LEYMARIE devant être insérée dans le *Journal spirite de l'Est*, voici le sujet qu'il a traité :

1° But de la réunion : Ce que fut le spiritisme à ses débuts, avec les spiritualistes, A. Cahagnet et Jackson Davis, puis avec Allan Kardec.

2° Préoccupations de la science et des théologiens à ce sujet, leur recherches. Société dialectique de Londres. Résultats des études des Hare, Zöllner, William Crookes, Aksakoff, etc.

3° Monadologie de Leibnitz. Puissance extrême des infiniment petits. Une âme possède tous les devenir; elle a, en elle, des pouvoirs formidables.

4° Efforts de l'hypnotisme, ce qu'il est réellement; ce que veut la théosophie. Ce que c'est que le magnétisme, comme système de guérison.

5° Simplicité admirable de l'ordre dans l'Univers.

6° Cette simplicité en assure l'harmonie éternelle.

7° Le spiritisme, en accord avec Dieu principe actif, est simple dans le fond et dans la forme; cette simplicité assure son avenir. Conséquences morales, scientifiques et sociales qui découlent de son étude et de son application usuelles.

8° Nécessité de la fédération. *Un labeur opiniâtre vient à bout de tout*; en cela, imitons Jeanne d'Arc dont la mission à Reims, fut le résultat d'une médiumnité remarquable, d'un travail et d'un esprit de suite exemplaire.

M. DELANNE, avec conviction et entraînement, a parlé de ses débuts en spiritisme; avec chaleur il retrace ses premières impressions, son vif désir d'être utile à la grande cause représentée par Allan Kardec et ses rapports avec le maître qui lui donna les adresses des groupes constitués en France.

Comme voyageur, il visita toutes les villes de notre pays, se rendit compte des personnes et des résultats obtenus, noua les meilleures et les plus durables relations basées sur la fraternité effective.

M. Delanne fait le récit mouvementé des faits constatés par lui dans les groupes qu'il a visités; les phénomènes obtenus sont restés gravés dans sa mémoire très fidèle, puisqu'il en détaille tous les côtés intéressants au grand plaisir de l'Assemblée.

Après lui, M. AUZANNEAU, avec éloquence et clarté, parle de nos doctrines qu'il aime, qu'il préconise plus que jamais; au nom de la Société du spiritisme scientifique qu'il représente, il dit quel est le but de cette société composée d'hommes connus et dévoués à la cause, qui cherchent, en réalisant des phénomènes probants, nettement caractérisés, à attirer à notre philosophie les scientifiques positivistes qui n'accordent une véritable autorité qu'au phénomène brutal.

Notre F. E. S. vieux lutteur, a été écouté avec le plus vif intérêt; les applaudissements de l'assistance ont noté tous les passages attrayants des discours, et, au nom de l'assistance, M. Christophe a vivement remercié les délégués, et tout particulièrement les F. orateurs venus de Paris pour secondar l'œuvre de l'Union spirite de l'Est. Promesse de se revoir bientôt. Nous remercions nos F. de Reims et surtout l'infatigable M. Monclin, pour leur sympathique et touchant accueil pendant ces deux belles journées de propagande et de sympathiques causeries.

## L'INTOLÉRANCE RELIGIEUSE A TRAVERS LES SIÈCLES

CHAPITRE IV. (*Voir la Revue de novembre 1890.*)

*La Renaissance. — La Réforme; François I<sup>er</sup>.*  
(1515-1547.)

Nous avons vu dans le premier chapitre de cette même partie de notre livre, que malgré de vigoureuses résistances et de sanglantes persécutions, Luther était parvenu à fonder sa doctrine.

Nous avons vu également qu'après avoir brûlé les bulles pontificales, il n'avait cessé de braver le pouvoir temporel et spirituel et d'attaquer le commerce des indulgences. Il avait vaillamment lutté, mais aussi, avant de mourir, il put contempler avec joie, sinon avec orgueil, le triomphe de sa doctrine et il aurait pu se dire avant de fermer les yeux : « qu'il avait vaincu trois papes dont l'un était Léon X, un empereur qui était Charles-Quint et un roi de France qui était François I<sup>er</sup> (1) ».

Mais si la doctrine de Luther progresse partout en Europe, elle est également partout persécutée, parce que suivant le besoin de leur cause, les princes penchent tantôt à gauche, tantôt à droite, c'est-à-dire sont tantôt pour la Réforme et tantôt contre elle. — Ainsi François I<sup>er</sup> eut à son égard, pas mal de tergiversations dans sa conduite; Henri VIII lui-même, ce roi huguenot, n'en fut pas toujours exempt.

(1) J. Simon, Lib. de consc. p. 68.

Le clergé catholique apostolique et ultramontain, n'avait lui jamais tergiversé, il ne lui était jamais venu à l'esprit de faire la moindre concession aux consciences justement alarmées par les idées nouvelles. Il ne lui était jamais venu à l'esprit de rendre moins absurdes certains dogmes pour combattre ainsi l'hérésie. Au contraire, il s'était montré de plus en plus intolérant, de plus en plus intransigeant sur ses dogmes. Il était l'ennemi de la Réforme, surtout parce qu'elle habituaient les esprits à raisonner et que les réformés se faisaient entre eux une sorte d'école mutuelle. Luther lui-même, le grand Réformateur, ne dédaignait pas, la rude besogne de sa journée accomplie de faire le soir l'école aux petits enfants.

« L'école, c'est le premier mot de la Réforme, c'est le plus grand. Elle écrit en tête de sa révolution ce devoir essentiel de l'autorité publique : ENSEIGNEMENT UNIVERSEL (1) ».

Cependant, au milieu de ce clergé intolérant, quelques membres voudraient bien régénérer l'Église, sans pour cela se séparer d'elle. Parmi ceux-ci, nous voyons Guillaume Briçonnet, fils du ministre favori de Charles VIII et de Louis XII. En 1507 étant abbé de Saint-Germain-des-Prés, il avait recueilli un savant professeur, Jacques Le Fèvre, d'Etaples en Picardie, qui souhaitait une paisible retraite afin de pouvoir étudier la théologie et les textes sacrés. Une fois installé à l'abbaye, Le Fèvre se livra donc à l'étude de la Bible et publia cinq ans avant l'apparition de Luther en 1512, un commentaire latin sur les épîtres de Saint-Paul, dans lequel on trouve des velléités d'indépendance envers les principes enseignés par l'Église Romaine. — A Le Fèvre se joignit un petit groupe de libres penseurs parmi lesquels Guillaume Farel venu de Gap à Paris pour y étudier la théologie.

En 1518, Guillaume Briçonnet fut nommé évêque de Meaux, il avait été gagné aux idées nouvelles par Le Fèvre, aussi en arrivant dans son diocèse, il entreprit de réformer les croyances et les mœurs de ses habitants. Il s'adressa donc tout naturellement à Le Fèvre et lui confia l'administration hospitalière de son diocèse; il interdit la chaire aux cordeliers et autres moines ignorants qui l'occupaient avant son arrivée à Meaux; enfin, il fit venir de Paris le petit groupe qui s'était formé autour de Le Fèvre; nos libres penseurs prêchèrent les premiers la Réforme en France, c'étaient : Guillaume Farel, maître Michel d'Arande, Gérard Roussel, maître ès arts, Jean Lecomte et Jacques Pauvant de Boulogne. Leur succès fut grand, les habitants de Meaux et des villages circonvoisins furent entraînés par l'élo-

---

(1) J. Michelet, *Hist. de France*, tome X, p. 344,

quente piété de ces hommes austères qui leur inculquaient dans l'esprit des choses très raisonnables. Le mouvement s'étendit peu à peu, la nouvelle doctrine arriva bientôt à Macon, pénétra à Lyon et dans les campagnes d'alentour.

Le vénérable Le Fèvre et l'évêque Briçonnet avaient insufflé leur doctrine dans l'âme d'une charmante princesse, celle qu'on avait surnommé l'ange gardien du Roi : Marguerite d'Orléans, duchesse d'Alençon, sœur aînée de François I<sup>er</sup>. Cette princesse une fois gagnée à leur cause, Briçonnet, Le Fèvre et ses disciples se crurent en sûreté, sous cette haute protection, mais ils se trompaient fort, comme nous allons le voir.

Marguerite était aussi belle que savante, elle connaissait non seulement le latin, le grec et l'hébreux, mais elle avait encore étudié la philosophie et la théologie. — Pendant trois années consécutives de 1521 à 1524, elle entretenit une correspondance suivie avec l'évêque de Meaux, correspondance qui roulait sur des matières religieuses. Par cette correspondance, nous voyons que Marguerite comme tous les autres réformés, cherchait la vérité dans la lecture assidue de la Bible (1).

Au mois de décembre 1521, la belle princesse écrit à Briçonnet « que le roi et Madame étaient plus que jamais affectionnés à la Réforme de l'Eglise » ; et l'évêque lui répond en lui parlant « du vrai feu qui s'étoit logé dans son cœur (de Marguerite), en celui du Roy et de Madame par grâces si très grandes et abondantes qu'il n'en connoissoit pas de plus grandes ».

En effet, un an après en 1522, dans le *journal* que Louise de Savoie a laissé des principaux événements de sa vie, elle écrit ce petit paragraphe que les réformateurs les plus farouches n'auraient certainement pas désavoué : « L'an 1522, au mois de décembre mon fils et moi par la grâce du Saint-Esprit, commençâmes à coïgnoistre les hypocrites blancs, noirs, gris, enfumés de toutes les couleurs, desquels Dieu par sa clémence et bonté infinie, nous veuille préserver et défendre ; car si Jésus-Christ n'est menteur, il n'est pas de plus dangereuse génération en toute la nature humaine. »

Mais les moines, le clergé tout entier, tous les gens attachés d'une manière quelconque aux religieux et aux prêtres, le parlement et le bas peuple excité par le clergé, les membres des tribunaux chargés de veiller aux coutumes établies s'élevèrent avec force contre tous les réformateurs et demandèrent avec éclat l'application des lois féroces et barbares du moyen âge contre les réformateurs et leurs livres et cela avec tant de force (de

---

(1) Cette correspondance existe à la Bibliothèque nationale, suppl. Franç., n° 337.

rage devrions-nous dire), que le pauvre Briçonnet en fut effrayé et publia dès le 15 octobre 1523 divers mandements empreints de la plus pure orthodoxie. Les uns recommandaient l'adoration de la Vierge Marie, celle des Saints, les autres ordonnaient des prières pour les âmes du purgatoire et interdisaient aux curés et aux vicaires de prêter leurs chaires à des prédicateurs suspects de Luthérianisme, leur défendant même d'avoir des livres de Luther et de les lire. — Briçonnet tenait avant tout à sa tranquillité ; quand on est évêque on n'a pas besoin de piocher la vérité, le luxe et le confort suffisent amplement à la situation.

Bientôt un ressentiment et une fureur aveugles s'emparent du reste de ceux qui se voient attaqués par les innovateurs et on sent qu'il va y avoir bientôt de nouvelles et nombreuses victimes de l'intolérance.

François 1<sup>er</sup> bien que n'étant pas aussi huguenot que sa sœur veut défendre cependant de tout son pouvoir les religionnaires contre les mesures violentes que l'autorité légale (le clergé et le Parlement) veut prendre contre les réformés et cette lutte du pouvoir royal contre l'autorité légale dure jusqu'en 1536. Souvent le roi, nous l'avons déjà dit, se trouve fort embarrassé au sujet de la conduite à tenir envers les réformés. Ainsi quand Charles-Quint, vers l'année 1522, prêta au clergé le secours du bras séculier, François 1<sup>er</sup> fut très inquiet. La cour était divisée en deux parties : le roi et Marguerite sont très tolérants, ils inclinent même du côté des protestants, tandis que la reine-mère consulte la Sorbonne sur le *Moyen d'extirper le luthérianisme*. A quoi les docteurs répondent : « Que le roi assiste avec plaisir à des farces de pitres, dans lesquelles le pape et Luther se gourment et qu'ensuite le roi n'exécute pas les arrêts du Parlement »... Ils ajoutent : « Ce qu'il faut pour extirper l'hérésie, c'est de punir les coupables et les faire rétracter de quelque rang qu'ils soient ».

Ce qui est une allusion directe à Marguerite, sœur du roi, convertie depuis peu au luthérianisme.

L'ère des persécutions commence donc bientôt. Jean Leclerc, un cardeur de laines, ouvre la liste des martyrs français en 1523 (1).

A Meaux l'année précédente, ce même Leclerc avait été flagellé et cruellement marqué du fer rouge ; au moment où l'on approchait le fer de son front, sa pauvre mère, pour l'encourager, lui cria : « Vive Dieu ! Et le signe de Dieu (2) ».

(1) Michelet dit par erreur que c'est Jean Chastellain ; celui-ci, au dire même de cet auteur, ne fut exécuté que le 12 janvier 1525.

(2) Voici comment Crespin (folio 86 recto), l'auteur du *Martyrologe des protestants*, publié à Genève dès 1554, raconte ce même martyre :

Un gentilhomme Berquin aurait été brûlé également cette année-là, sans l'intervention de Marguerite. Ce Berquin était même en prison, on allait le chercher pour l'exécuter quand le roi le fit enlever par les archers de sa garde. Mais Berquin ne perdit rien pour attendre, cet enlèvement fut un grand scandale pour le clergé qui disait tout haut qu'un tel acte arbitraire empêchait la *justice* !

Singulière tolérance religieuse, le roi empêche de brûler un honnête homme; il suspend le cours de la justice. Berquin était évidemment un infâme, il traduisait et répandait les ouvrages de Luther.

Le Parlement brûlait les livres de Berquin en attendant de brûler leur auteur en place de Grève en 1529 (1).

Comme compensation, pour consoler le clergé, le roi fait partir de Paris douze religieux mendiants qui doivent prêcher contre les luthériens par toute la France.

A partir de 1525 les choses vont changer; le 8 février le roi perd la bataille de Pavie, il est fait prisonnier. Marguerite n'est pas à Paris. La reine-mère, Louise de Savoie est régente, elle veut à tout prix gagner à sa cause le pape; dès la fin de 1524 elle lui avait déjà demandé quel était le meilleur remède à employer contre le luthérianisme ?

La sainte inquisition avait répondu le pape.

« De Meaux, Le Clerc se retira à Rosoy en Brie, et de là à Metz en Lorraine auquel lieu, il demeura quelque temps travaillant de son mestier de cardeur. Advint un soir, précédant le jour auquel devoit se faire certaine procession solennelle à une petite lieue hors des murailles de Metz, que ce personnage esmeu de zèle et affection ardente, sortit de la ville et passa la nuit au dict lieu où il rompit les idoles qui devoient être le lendemain adorées. Le matin les chanoines prestres et moines, ayant là conduit tout le peuple et voyant leurs idoles rompues et mutilées esmeurent toute la ville à chercher l'auteur de ce fait, qui fut tantôt trouvé... Parquoi, il fut appréhendé et incontinent confessa le faict et en rendit raison devant le peuple; tellement qu'avec fureur et rage on demanda qu'il fut incontinent traîné à la mort... Il y fut mené au lieu du dernier supplice et là eudura une horrible espèce de mort : car on lui coupa premièrement le point dextre; puis le nez lui fut arraché avec des tenailles, les deux bras tenaillez et les deux mamelles arrachées. Il n'y eust homme qui ne fust esmeu et estonné voyant une constance si grande que Dieu donna à ce sien serviteur lequel en ses tourments prononça comme en chantant ces versets du psaume 115 : « Leurs idoles sont en or et en argent, ouvrage de mains d'hommes, etc.). »

« Il finit le surplus de la vie qui lui restoit au corps par le feu, selon que sa condamnation le portoit. »

Metz n'appartenait pas encore à la France.

(1) Crespin, *Martyrologe*, folio 96 recto et 97 recto et verso.

On créa donc une inquisition qui pour être gallicane ne fut pas moins cruelle que celle de Rome ; elle se composait de deux sorbonnistes ou théologiens et de deux parlementaires ou laïques. Dès le 12 janvier 1525, Jean Chastellain ou Châtellain, un ardent cordelier du pays Walon, de Tournay, est brûlé. La reine mère régente profite de la captivité de son fils pour rendre exécutoire par lettres patentes du 17 mai, la bulle de Clément VII, qui attribuait à l'Église le droit de juger seule les hérétiques. Dans cette bulle, le pape s'adressant à divers personnages notables, les nomme commissaires et les charge de faire le procès aux protestants et cela avec ou sans le concours des commissaires ordinaires et de l'inquisition de la foi. Il leur confère le pouvoir de prendre telles mesures qu'ils jugeront à propos pour l'extirpation de l'hérésie et d'en appeler même, s'il le faut au bras séculier ; de rechercher les coupables et de les frapper de peines discrétionnaires eux et ceux qui leur viendraient en aide directement ou indirectement et de les rejeter de la communion de l'Église comme des membres gangrenés, pourris et voués à la damnation éternelle, etc., etc.

Les lettres patentes de la reine-mère en date du 17 mai 1525, sont le point de départ des cruautés dont la France sera souillée pendant près de deux siècles ; dès lors brille de tous côtés la sinistre lueur des bûchers. Des magistrats, des prêtres et des religieux qui se croient des honnêtes gens, des hommes intègres et pieux vont se laisser entraîner par la colère, par la haine, l'aveuglement, la fureur et le fanatisme à commettre au nom de Dieu les plus honteux forfaits. La première innocente victime frappée est un jeune étudiant en théologie, Jacques Pavannes, l'un des prédicateurs appelés à Meaux par l'évêque Briçonnet. En décembre 1524, il avait été arrêté une première fois à cause de ses opinions sur la messe, opinions qu'il dut rétracter pour conserver la vie. Crespin (1) nous informe que « depuis cela il n'eut que regrets et soupirs et le déclaroit souvent à ceux qui le visitoient ; de sorte que peu de temps après et par escrit et devant les juges, il a tellement maintenu la pure confession de la religion chrestienne et surtout le point de la Cène, que de rechef il fut emprisonné, condamné et tost après brûlé vif à Paris en place de Grève (28 août 1525) ». Les mois et les années suivantes, les morts succèdent aux morts, tant à Paris qu'en province ; il n'est pas possible de donner ici un aperçu, même des plus sommaires, mais nous dirons que parmi ces victimes de l'intolérance se trouvaient des hommes (artistes et gens de lettre) pour lesquels François I<sup>er</sup> avait une estime particulière ; aussi indigné de ce qui se passait dans ses États, de sa captivité de Madrid, il donna des ordres pour tempérer le plus possible les persécutions.

(1) Crespin, *ibid.* f. 99 recto.

Quand il rentra en France, en 1526, il était même disposé à les faire cesser entièrement, et Le Fèvre fut donné en 1527 comme gouverneur à l'un des fils du roi.

L'ensemble de tous ces faits donnaient aux protestants des espérances de tranquillité et de sécurité, d'autant qu'il fut question d'une conférence entre le roi, le comte de Hohenlohe, doyen du chapitre de Strasbourg et de Mélancthon, le plus doux des disciples de Luther. Dans cette conférence on devait faire luire aux yeux du roi les vérités de la nouvelle doctrine. Mais les nécessités de la politique firent au contraire du roi un persécuteur; il fut même alors d'une cruelle et atroce duplicité. Pour avoir l'appui du pape et de l'Eglise, il persécute les réformés en France, tandis que pour trouver un appui contre Charles-Quint, il favorisa par des secours et des encouragements les protestants d'Allemagne (1). Aussi dès l'année 1528 les persécutions devinrent d'une violence inouïe, tout à fait inconnue jusqu'alors dans notre pays.

Pour un rien, on brûlait un homme; ainsi un habitant de Rieux près de Muret, un nommé Denys fut condamné à être brûlé vif pour avoir parlé contre la messe.

Deux cordeliers : Etienne Combaville et Rénier prêchaient la Réforme dans le Vivarais, on les poursuivit; Combaville s'échappe, mais Rénier est appréhendé et brûlé à Vienne sur-le-champ.

En 1532, un prêtre de Toulouse, Jean Catarce, homme de grand savoir est brûlé, parce que « estant en un soupper la veille qu'on dist des rois, il fut auteur à toute la compagnie qui la estoit, qu'au lieu de crier à la façon accoutumée : Le Roi boit ! on eut pour symbole du banquet : Christ règne en nos cœurs » (2).

En 1533, on brûle à Paris, un religieux jacobin d'Evreux, Laurent de la Croix « après avoir été rarement traité par tortures plusieurs fois répétées en telles extrémités de cruautés qu'une des jambes fust desrompues » (3).

Fut également brûlé la même année à Paris, un chirurgien natif de Savoie, nommé Jacques Pointet (4).

---

(1) En Allemagne on nommait les sectateurs de Luther *protestants*, parce qu'ils protestèrent contre les restrictions apportées à la liberté de conscience. Le nom de *huguenot*, qui fit son apparition vers 1560, s'applique surtout aux Français : il paraît dérivé de *eidgenossen* (confédérés), que les réformés de la Suisse, surtout ceux de Genève, se donnaient entre eux.

(2) Crespin, *fo* 99, *verso*.

(3) Crespin, *ibid*.

(4) Crespin, *fo* 100, *verso*

Toujours avant de la brûler ou exerçait sur la victime d'horribles cruautés; ainsi Crespin nous rapporte qu'un pauvre diable « ne donnoit mot, craignant, ce dont on le menaçait, d'avoir la langue coupée, car la maudite invention de couper la langue commença en cette année (1533) d'être en usage ».

Souvent au lieu de couper cet organe dangereux qui servait à faire des prosélytes, ou le transperçait à l'aide d'un fer rouge qu'on y laissait attaché en l'accrochant à la joue.

D'autres fois le pauvre patient était fixé au bout d'une chaîne de fer qui l'empêchait de tomber tout d'un coup dans les flammes et de s'y consumer, ce qui serait survenu, s'il eût été suspendu avec une corde. Ou bien encore, chose horrible : placée sur une sorte de madrier en bascule, le patient était alternativement plongé et retiré des flammes afin de prolonger sa souffrance; c'est ce qu'on nommait : *donner l'estrapade*.

Souvent les bourreaux plaçaient du soufre sur la tête de la victime ou des sachets de poudre à canon sur sa poitrine. Et fait incroyable, ces monstrueuses cruautés s'exerçaient non seulement sur des hommes, mais sur de faibles adolescents de jeunes et belles femmes et sur de débiles vieillards.

Enfin, le roi ordonna ou laissa faire tant de cruautés, se montra plus papiste que le pape, puisque Paul III, nous dit *le Bourgeois de Paris* « adverti de l'exécrable et horrible justice que le roi faisoit en son royaume sur les Léthuriens qu'il manda au roi qu'il pensoit bien qu'il le fist en bonne part, néanmoins que Dieu le créateur luy estant en ce monde a usé de plus de miséricorde que de rigoureuse justice, et que c'est une cruelle mort de faire brusler vif un homme;... par quoy le pape prioit et requeroit le roy par ses lettres, vouloir appaiser sa fureur et rigueur de justice en leur faisant grâce et pardon » (1535).

C'était fort bien, mais comme les persécutions duraient depuis plus de dix ou douze ans, le pape aurait pu écrire plutôt au roi pour user de son influence en faveur de la tolérance.

Il n'est pas possible d'indiquer le nombre des martyrs de ce règne, d'abord parce qu'on ne les connaît pas tous puisqu'on brûlait avec eux les jugements qui les condamnaient ce qui était le comble de la perfidie, ensuite parce que la nomenclature des martyrs connus est beaucoup trop longue; disons seulement que jusqu'à la fin de son règne François 1<sup>er</sup> laissa non seulement exercer des persécutions, mais à un moment donné sa haine contre la Réforme éclata bruyamment un jour que revenant de son château de Blois au Louvre, il trouva affiché sur la porte même de sa chambre à coucher un placard protestant. Si nous en croyons Brantôme, bien placé pour le savoir,

le roi se serait écrié : « La Réforme et toute autre secte tendoient plus à la destruction des royaumes des monarchies et des dominations qu'à l'édification des âmes. »

N'est-ce pas là un aven digne d'être enregistré. L'émancipation des esprits, voilà ce qui inquiète le pouvoir. La Réforme n'était si fortement détestée que par ce qu'elle insufflait dans les âmes des idées de liberté.

Cette émancipation est si bien la bête noire du roi, que la Sorbonne obtint de lui une ordonnance signée du 13 janvier 1535, qui nous paraît aujourd'hui une chose incroyable, tant elle est inepte; cette ordonnance supprimait purement et simplement l'imprimerie.

« Il ne reste d'autres traces de cette ordonnance qui dut être détruite, que ce fait prouvé, que l'imprimerie fut suspendue le 26 février » (1).

Mais il était trop tard, l'imprimerie était désormais un élément nécessaire à la vie, aussi indispensable que l'air, l'eau et le feu; on avait goûté à ce fruit, on ne pouvait plus s'en passer.

C'est pourquoi le roi père des lettres (malgré lui, pourrions nous dire) ne put supprimer la presse, bien qu'ayant sur le cœur le placard affiché sur la porte de sa chambre à coucher.

Ce placard était violent en effet, mais nullement criminel, bien qu'importé de l'étranger, de Neuchâtel par un officier suisse. Voilà son titre : « Articles véritables sur les horribles, grands et imperturbables abus de la messe papale. »

Il disait en substance que « Jésus-Christ ayant baillé à Dieu son corps et âme, sa vie et son sang pour racheter les hommes pécheurs, ce sacrifice parfait ne pouvait pas être renouvelé et que la prétention de *misérables sacrificateurs* qui s'imaginaient le renouveler tous les jours par la messe sur les autres autels catholiques était un horrible et exécrationnable blasphème. »

Le placard se terminait ainsi : « O terre! Comment ne t'ouvres-tu pas pour engloutir ces horribles blasphémateurs! O misérables! Quand il n'y aurait autre mal en toute votre théologie infernale, sinon ce que vous parlez tant irrévérencieusement du précieux corps de Jésus, combien méritez-vous de fagots et de feux, blasphémateurs hérétiques, voir les plus grands et les plus énormes qui aient jamais esté au monde? allumez donc vos fagots pour vous brusler et rostir vous-mêmes, non pas nous, parce que nous ne voulons pas croire à vos idoles à vos dieux nouveaux et nouveau Christ qui se laissent manger aux bestes (2) et à vous pareillement, qui estes pire que des

(1) J. Michelet, Hist. de Fr., tome X, p. 354.

(2) Allusion aux hosties consacrées qui souvent avaient été dévorées par les souris dans les sacristies. Les premiers réformés avaient même tirés de ce fait un argument contre la

bestes en vos badinages, lesquels vous faites à l'entour de votre Dieu de paste. »

Ce placard, il faut bien le dire, était d'une phraséologie un peu violente ; aussi exaspéra-t-il le roi et les fidèles catholiques. Mais en somme, il ne constituait qu'un écrit, que des paroles, tandis que les persécutions étaient des actes autrement violents. Il fut cause cependant que le roi redoubla de rigueur et ordonna des cérémonies religieuses auxquelles il assista pour prouver aux catholiques sa *fervente dévotion* !

Et l'on put alors assister à ce spectacle disons mieux, à cette *farce* insigne celle de voir le vieux roi libertin, portant sur son visage des traces non équivoques de ses honteuses débauches, porter aussi dans sa dextre un cierge allumé à la procession générale du 21 janvier 1535. Marchant humblement et tête nue, il était suivi de ses trois fils dans la même attitude et de la reine à cheval, avec toutes les dames de la Cour et des principaux membres du clergé et de la noblesse. Et comme toute bonne fête se termine par un banquet celui-ci fut donné par l'évêque et à l'issue de ce festin le roi paillard fit cette harangue : « Si le propos que j'ai à tenir, Messieurs les assistants n'est conduit et entretenu de tel ordre qu'il convient de garder en harangue ne vous esmerveillez ; pour autant que le zèle de celui que je veux parler.

« Dieu tout-puissant m'a causé telle et grande affection que je ne sçaurois en mes paroles garder ni tenir ordre requis, voyant l'offense faite au Roy des Roys par lequel nous régnons et auquel je suis lieutenant en mon royaume pour accomplir sa sainte volonté, et considérant la meschanceté et acerbe peste de ceux qui veulent molester et détruire la monarchie françoise »..., etc., etc.

Car cette harangue est longue comme un véritable sermon. Il est difficile de se montrer plus comédien que François I<sup>er</sup> dans cette circonstance. Nous ne voudrions pas faire de trop longs commentaires sur cette harangue royale, mais nous ne saurions nous dispenser de dire que le roi déteste la Réforme, parce qu'elle compromet sa puissance. Ceci est clairement indiqué par « ceux qui veulent molester et détruire la monarchie françoise. »

Voilà, où le bât (la réforme voulons-nous dire) blesse le *Roy très chrétien* comme il s'intitule lui-même.

Mais là, où François I<sup>er</sup> se montre tout à fait comique, c'est quand il ose

---

présence réelle du corps de J. C. dans l'hostie « la paste » comme la nommaient les protestants.

dire un peu plus bas : « Si j'avois un de mes membres maculé et infecté de ce détestable erreur, non seulement, vous le baillerois à couper, mais d'avantage si j'appercevois aucun de mes enfans entachez, je le voudrois moi-même sacrifier. »

Hélas oui, ses enfans étaient *entachez*, mais par la faute et le vice de leur père et leur mort fut sans doute une juste punition de Dieu : ils moururent bien jeunes, l'un surtout, non sacrifié par son père, mais pour avoir reçu le jour d'un pareil libertin.

Comme à cette époque il n'y avait pas de véritable fête sans bûcher, ce même jour (21 janvier 1535) le journal du *Bourgeois de Paris* nous apprend que « furent bruslez de relevée six luthériens, à savoir : trois à la croix du tirouer (du trahoir) et trois autres aux halles et plusieurs autres aux prochaines septmaines ensuivantes que je laisse pour cause de brièveté. »

La fausse dévotion du roi (qui le soir même passa la nuit chez sa maîtresse) venait donc raviver les rigueurs envers les réformés : quatre jours après la fameuse procession du 25 janvier, la justice criminelle de Paris fit crier une liste de soixante-quatorze condamnés contumaces et dans moins de cinq mois jusqu'à la fin de mai, il y eut à Paris cent trois condamnations dont le plus grand nombre fut suivi d'exécution. En province, on ne les comptait plus, tant elles étaient nombreuses (1).

C'est dans les dernières années du règne de François I<sup>er</sup> que s'accomplit ce crime légal du massacre des Vaudois à Cabrières et à Mérindol, dont nous avons parlé au chapitre XI, seconde partie de ce livre.

Certes toutes les cruautés que nous venons de voir étaient atroces, les répressions terribles ; à quoi avaient-elles abouties ? Au triomphe de la Réforme. Du reste un nouvel acteur Calvin va faire son entrée en scène et le protestantisme reprendra bientôt un nouvel essor qui lui attirera des persécutions plus terribles encore que celles que nous venons de voir.

(A suivre.)

J. MARCUS DE VÈZE.

## COMITÉ DE PROPAGANDE

Séance du 2 octobre 1890

Président, M. P. G. Leymarie; secrétaire, M. Laurent de Faget; membres présents : Mme Dieu, MM. Auzanneau, Bouvery, Boyer, Chaigneau et Warchawsky.

(1) Crespin (folio 170 recto et 171 verso) donne les détails de l'exécution de 14 martyrs dans la ville de Meaux en 1547, ce sont : Pierre Leclerc, Etienne Maugin, Michel Caillon, Jacques Bouchebec, Jean Brisebarre, Henry Huttinat, François Leclerc, Thomas Honoré, Jean Baudoin, Jean Flesche, Jean Piquery, Jean Mateflon, Philippe Petit.

Mme Poulain et M. Mongin se sont fait excuser. Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Il est procédé à la vérification des écritures. Les factures ayant été pointées sur les livres par le trésorier, secondé du trésorier-adjoint, la comptabilité au 15 septembre est reconnue exacte ; elle est arrêtée par le président, le trésorier et le secrétaire, qui apposent leur signature sur les registres.

La somme de 363 fr. 50, restant en caisse le 15 septembre, avait été remise à M. Auzanneau, trésorier, pendant la précédente séance. M. Auzanneau, selon le vœu du Comité, a versé 200 francs sur cette somme au Crédit Foncier, ainsi qu'il en justifie par le reçu de cette maison de banque.

Une réunion régionale des spirites de l'Est devant avoir lieu à Reims le dimanche 9 novembre, notre F. E. C. M. Monclin a demandé et obtenu pour cette réunion la salle de la Société Républicaine de cette ville. Comme échange de bons procédés, la Société Républicaine a demandé qu'une conférence soit faite le samedi soir, dans la même salle, sur le spiritisme, le magnétisme et l'hypnotisme. M. Leymarie a accepté de faire cette conférence et de parler aux républicains de Reims de la Théosophie et de la Kabbale, sur lesquelles ils désirent aussi être renseignés. Il offrira à ses auditeurs deux exemplaires du compte rendu du Congrès international de 1889.

M. Alexandre Delanne, est invité avec M. Leymarie à la réunion des spirites de l'Est et M. Auzanneau s'y rendra pour représenter la *Société du spiritisme scientifique*, dont il est vice-président.

*L'Elettricità*, revue hebdomadaire de Milan, demande l'envoi gratuit d'un exemplaire du compte rendu du Congrès de 1889, promettant de publier un article sur cet ouvrage et d'en fournir le numéro justificatif. *Accordé.*

M. Laurent de Faget donne lecture d'une lettre qui lui a été adressée par M. B. Martin, directeur du *Moniteur* spirite et magnétique de Bruxelles, en vue du Congrès international qui doit être tenu dans cette ville en 1892.

« Quel devra être notre programme ? demande M. Martin. Les questions à traiter se présentent en foule : Dieu, la réincarnation, les peines et les récompenses au point de vue spirite, le spiritisme et la question sociale, la morale spirite, la médiumnité, etc., etc. Nous devons cependant nous restreindre et formuler les points capitaux qu'on devra traiter en séance plénière.

« Nous avons à prendre l'avis du Comité de propagande, qui a été officiellement chargé par le Congrès de le représenter jusqu'à la prochaine réunion. »

M. Bouvery pense que chaque membre du Comité de propagande, résidant

à Paris ou en province, doit être invité à formuler son avis sur l'importante question du programme à adopter pour le Congrès de Bruxelles en 1892. Le Comité, à l'unanimité des membres présents, se rallie à cette manière de voir.

En conséquence, nous prions ceux de nos collègues qui ne peuvent se rendre aux séances du Comité, de nous envoyer par lettre leur opinion motivée sur le programme en question. Le Comité, ensuite, pourra donner son avis éclairé aux initiateurs du Congrès de Bruxelles. Nos amis de Belgique comprendront combien il importe de réfléchir mûrement aux questions qu'ils nous posent ; nous les engageons à nous faire part des résolutions qu'ils croiront devoir prendre, afin de leur soumettre nos avis. Il faut que la grande manifestation de 1892 ait un caractère d'universalité. Le Comité de propagande exprime le vœu que nos frères de toutes les nationalités puissent aussi être consultés.

La séance est levée à onze heures moins un quart.

*Le secrétaire : A LAURENT DE FAGET.*

---

## POLARITÉ HUMAINE

Mon cher Monsieur Leymarie, permettez-moi de venir encore une fois vous entretenir de la polarité humaine et de vous signaler une nouvelle prouesse dont un œuf frais est encore le héros et dans laquelle M. Gallier l'instituteur d'Ouchamps, a joué, comme il y a deux ans, un rôle tout à fait à sa gloire.

Une jeune épousée était un matin tout éplorée, parce qu'elle ne pouvait plus retirer de son doigt son anneau nuptial béni par le curé et qu'on avait eu le tort de choisir trop étroit. Ses parents, ses amis, avaient fait tous les efforts imaginables pour retirer ce malencontreux anneau, ils n'avaient réussi qu'à gonfler le doigt et à meurtrir les chairs qui avaient pris une teinte violet foncé, très accentuée. M. Gallier, en qui on avait grande confiance, avait vainement mis en œuvre les moyens les plus ingénieux pour délivrer l'intéressante épousée de la situation embarrassante où elle se trouvait, le mal n'avait fait que s'aggraver. Le jeune et intelligent instituteur, à bout de ressources ne savait plus, comme on dit, à quel saint se vouer, lorsqu'une idée lumineuse lui jaillit du cerveau : « Si je l'hypnotisais, se dit-il, peut-être que, par la suggestion, j'aurais raison de cet anneau sur lequel il semble qu'on ait jeté un sort ». M. Gallier savait que la jeune femme était hypnotisable, il s'en était assuré par des moyens que sa connaissance des lois de la polarité humaine mettait à sa disposition ; il se fit apporter un

œuf frais. Aussitôt qu'il eut entre les mains cet engin vraiment magique il en appliqua le petit bout positif au milieu du front également positif de la patiente. En vertu du principe de la polarité humaine que les pôles de même nom repoussent, contracturent, endorment, la jeune femme ne tarda pas à s'endormir. La patiente était endormie, sérieusement endormie, car M. Gallier eut beau la pincer cruellement et lui faire respirer de l'ammoniaque qu'un assistant lui avait procuré, elle ne bougea pas. Bien assuré que son intéressant sujet était en état de sommeil hypnotique, M. Gallier lui frictonna légèrement le vertex et la mit ainsi en état de somnambulisme.

« Je lui adressai la parole, m'écrivit M. Gallier qui a bien voulu me rendre  
« compte de ce fait très intéressant, tout à l'honneur de la polarité, et je lui  
« dis : Votre bague vous fait mal, il faut la retirer. — Oui. — Vous allez  
« l'ôter immédiatement, entendez-vous bien ? — Oui. — Sitôt qu'elle sera  
« ôtée, votre doigt ne vous fera plus souffrir et vous serez guérie. Je répétais  
« l'ordre à trois reprises différentes, continue M. Gallier, accentuant tou-  
« jours davantage et tâchant mentalement de consacrer toute ma volonté  
« sur la nécessité de retirer la bague aussitôt le réveil. J'éveillai de suite la  
« patiente en retirant du front le petit bout de l'œuf et en appliquant le gros  
« bout. Le résultat fut presque instantané. A peine éveillée, la jeune épou-  
« sée, sans prononcer une parole, aussitôt que ses yeux eurent rencontré  
« les miens, par un mouvement nerveux, fébrile, saisit l'anneau entre le  
« pouce et l'index de la main droite. Sans laisser échapper une plainte, sans  
« que son visage subit la moindre contraction, elle fit glisser très aisément  
« l'anneau jusqu'au bout de son doigt, et le jeta sur la table à la grande  
« stupéfaction des assistants et des curieux et au grand étonnement de la  
« patiente elle-même qui, jusque-là, n'avait pu avoir raison de son  
« anneau. »

Ainsi, grâce à la polarité humaine et grâce aussi à son intelligence et à son adresse, M. Gallier a trouvé moyen de triompher pour la seconde fois d'une situation difficile pour laquelle on avait sollicité son intervention.

N'y a-t-il pas aussi quelque chose de merveilleux, de renversant, de stupéfiant dans ce fait qu'un œuf frais entre les mains d'un adepte de l'hypnotisme, acquiert le pouvoir d'endormir et de réveiller un sujet. Il y a là quelque chose de nature à attirer l'attention des savants, car ce que j'ai fait maintes fois et ce que fait de son côté M. Gallier, d'autres peuvent le faire. Mais hélas ! trois fois hélas ! les savants tournent le dos à la lumière.

HORACE PELLETIER,

Conseiller d'arrondissement, officier d'académie à Condé, par les Montils (Loir-et-Cher).

## LE GROUPE DU BUIS

Les réunions mensuelles sont très correctement suivies par nos frères spirites; dimanche dernier, jour de séance, nous étions vingt, réunis dans des pensées de fraternité, de charité et d'amour du prochain; vingt, c'est un petit nombre, mais avec joie, nous voyons figurer dans ce chiffre huit à dix personnes nouvelles résolues à étudier la doctrine spirite. Chaque mois amène de nouveaux adeptes.

Le groupe est en bonne voie, je me plais à vous le répéter, certain que cette prospérité doit être aussi et surtout pour vous un sujet de contentement.

Les esprits protecteurs viennent aux réunions nous donner par l'intermédiaire de nos médiums de bonnes et belles communications. Ils nous montrent la vraie voie, la route que nous devons suivre pour arriver à faire des hommes bons, charitables et honnêtes. Et nous suivons dans la mesure de nos forces leurs sages enseignements.

Une d'entre elles nous a surtout frappé et en réunion il fut décidé qu'elle vous serait envoyée. Je m'empresse de satisfaire le désir des frères et je vous la transmets ci-joint. Elle nous a été donnée par l'esprit de mon père regretté.

Je vous ai dit que nous étions vingt dans la séance de dimanche dernier, mais il en manquait une dizaine qui n'avaient pas pu s'y rendre pour des motifs assez puissants.

Ce qui fait que le nombre de spirites est de trente environ.

J'ai pensé que ces détails ne vous seraient pas indifférents.

Votre F. E. S.

F. BIGONNET.

27 juillet. — Dis-nous ce que tu fais et quel est ton rôle en l'autre vie depuis que tu nous a quitté?

R. — Ce que je fais!... J'adore Dieu dans sa sublime grandeur; je vois les hommes dans leurs imperfections et dans leurs vertus; vous, mes amis, mes enfants, mon épouse chérie, je vous suis partout et ne vous quitte que lorsque mon devoir m'appelle ailleurs, car ici, notez-le bien, nous avons à travailler sans cesse, mais surtout à tracer les jalons terrestres par la pensée que nous imprimons dans les cœurs aimés; nous poussons les uns vers le bien, nous arrêtons les autres sur la pente du mal. Ensuite, nous avons nos devoirs à remplir; envers et contre tous, nous travaillons sans relâche à l'amélioration générale morale et intellectuelle.

Ce que nous faisons?... Nous soulageons nos amis souffrants, tant immatériels que matériels. Nous prions aussi notre Père céleste pour ceux qui

souffrent en haut et en bas; nous veillons à vos chevets; nous veillons à votre existence et surtout à votre moralité, à votre sagesse, à votre santé, à votre honneur, à vos devoirs amis. N'êtes-vous pas notre pensée? n'êtes-vous pas notre amour, notre seconde vie? Nous vivions votre vie à l'aide des âmes que nous recevons ici, celle des amis, des femmes et des enfants, même de nos ennemis; oui, même des ennemis, car il faut savoir pardonner et aimer, seules qualités qui vous grandiront aux yeux de Dieu et vous rendront heureux.

Faites le bien, pratiquez la vertu, soyez purs et honnêtes, soyez des hommes en un mot et tout le reste viendra par surcroît. Vos amis vous aident, Dieu vous voit, et moi je vous soutiens pour vous donner courage et résignation. La vie est courte mais éternelle; ne dites pas comme bien d'autres : passons-la gaiement; mais passez-la en labeurs utiles et surtout à secourir vos frères et vos ennemis même.

Ainsi vous serez heureux; il vous faut quelques moments de récréation, mais n'oubliez pas qu'elles ne doivent offenser personne, ni faire souffrir autrui.

A bientôt; écoutez-moi en faisant le bien, en évitant le mal. — Votre ami, votre père; ton cher ami, à toi qui m'étais si chère, et l'est plus encore aux yeux d'un esprit.

BIGONNET.

---

## OCCULTISME ET SPIRITISME

Les occultistes ne sont pas maladroits. Ils savent s'y prendre pour attirer l'attention sur eux. Grâce à de bonnes petites camaraderies, qu'ils se créent dans le monde et dans la presse, ils reçoivent, de temps à autre, des éloges, des compliments, des fleurs. Les journaux leur font les plus gracieuses politesses, tout en reléguant les spirites dans les coins — en les traitant à la manière ordinaire.

On sait, en effet, de quelle façon, de plus en plus originale, sont accommodées les quelques phrases dont on se sert, depuis longues années, en journalisme, pour railler les spirites. Voici l'un des derniers clichés dirigés contre nous. Je le trouve dans la *Petite Gironde* du 8 novembre dernier, sous la signature de M. Ernest Laroche.

« Les spirites, aujourd'hui — dit ce monsieur — sont organisés un peu partout. A Bordeaux, je me souviens d'avoir visité un soir leur curieux local, dans une vieille maison de la rue Sainte-Catherine — et n'entrait pas qui voulait dans ce temple mystérieusement clos! Il y avait là cinquante braves bourgeois solennels qui évoquaient les esprits et faisaient

« tourner de légères tables, essayant de convaincre les deux ou trois « phis-  
« listins » les profanes, qu'ils avaient reçus à grand'peine. J'ai bien ri deux  
« heures durant. »

Plus loin ce chroniqueur non moins impartial que spirituel, ajoute : « Les  
« manifestants spirites sont, en général, des gens simples, des âmes naïves  
« et bonnes qui se sont jetées dans la foi d'Allan Kardec par besoin d'une  
« foi. »

Vient maintenant le tour des occultistes.

« Mais entendons-nous, fait remarquer le chroniqueur, les occultistes sont  
« toute autre chose que les spirites. Ils admettent la réalité des phénomènes  
« du spiritisme, mais ils n'ont pas les mêmes théories. Le mouvement  
« actuel des occultistes a pris, depuis quatre ans, un développement que la  
« presse française ne soupçonne pas. Il compte des milliers d'adeptes en  
« France, des millions en Amérique. A Paris, dernièrement, à l'église Saint-  
« Merri, un père jésuite l'a discuté, tandis que les matérialistes l'attaquaient  
« avec rage. »

Telle est l'opinion de la *Petite Gironde* de Bordeaux sur les spirites et les occultistes.

Assurément de pareilles élucubrations ne sont pas bien dangereuses. Mais si elles font hausser les épaules, elles donnent à penser aussi qu'il est triste de piétiner sur place comme nous le faisons depuis tant d'années. Eh ! quoi, nous croyons être en possession de la vérité et nous laissons de prétendus alliés spiritualistes prendre les devants, recueillir les compliments du public et de la presse ! Nous nous laissons traiter de « gens simples » et d'« âmes naïves » tandis que des messieurs, entrés bien longtemps après nous dans l'arène, manœuvrent de façon à faire croire qu'ils vont nous faire disparaître. J'avoue que ces prétentions me paraissent un peu fortes et je crois que beaucoup de spirites pensent comme moi.

On vient de fonder la *Société du Spiritisme scientifique* et cette société va probablement interroger les tables. Qu'elle procède aussi *scientifiquement* qu'elle le voudra, elle peut être certaine qu'aucune de ses explications ne fermera la bouche aux occultistes. Pour eux, ce seront toujours les *Elémentaires* qui se manifesteront ou bien l'*Inconscient*. J'en dis autant au sujet de toutes les autres expériences qui auront lieu. Nos adversaires tiennent à leurs idées ; ils ne les abandonneront pas. Comment donc faire ?

S'il m'était permis de donner mon avis, je ferais la proposition suivante, non pas aux expérimentateurs, mais aux *Esprits* — je parle surtout pour les *Esprits* ayant nos croyances — qui nous voient et nous comprennent. Je la considère comme présentant le plus sûr moyen d'arriver à la preuve de

la survivance des morts. Puisqu'il semble à tant de gens que cette preuve n'est pas encore faite, je propose donc ceci :

Chaque fois qu'un Esprit se désincarne, s'il se rend compte de son nouvel état — et il me semble que tout Esprit *spirite* doit s'en rendre compte — qu'il se manifeste à un médium le plus tôt possible. Je songe, bien entendu, à un Esprit *absolument inconnu* du médium et des personnes présentes, de façon à ce qu'on ne puisse pas invoquer la fameuse théorie de l'*Inconscient*. La *Revue spirite* a publié, le 1<sup>er</sup> octobre dernier (1), un article présentant un cas de ce genre; mais ce n'est pas avec un récit isolé que l'on peut fermer la bouche des adversaires. Des centaines de faits ne seraient pas de trop. Je précise pour rendre ma pensée plus claire :

Nous sommes plusieurs collaborateurs à la *Revue spirite* et nous avons probablement tous des médiums sous la main. Quant à moi j'en ai plusieurs. Il existe aussi, par le monde, des personnes aimables qui prennent la peine de nous lire, partagent peut-être notre manière de voir, mais ne sont jamais entrées en relations avec nous. Nous ignorons donc leur existence. Quant à ces personnes, il leur est possible, puisqu'elles connaissent notre nom, de savoir où nous habitons, ce que nous faisons, de nous trouver, en un mot, si elles le désirent. Dans ces conditions, je crois qu'il serait facile, à ceux de nos lecteurs âgés qui se désincarnent, de se manifester à nous. Il est certain que si je recevais, par exemple une communication d'une personne que je n'aurais jamais connue, dont je n'aurais jamais — ainsi que mon médium — soupçonné l'existence; que cette intelligence désincarnée me dirait : « Je suis *Un tel*, mort tel jour, à telle heure, à tel endroit! » il est certain, dis-je, que j'aurais, dans ce cas, entre les mains, une preuve solide à opposer aux fantaisies des occultistes. On me dira que le fait s'est déjà produit. C'est vrai et je le sais aussi par mes propres expériences. Mais je répète qu'il nous faudrait des centaines de faits de ce genre, se manifestant de tous les côtés à la fois.

Il faut, en un mot, que nous arrivions à prouver que jamais l'esprit du médium, que jamais son entourage n'ont pu être frappés par un nom, par une date se rapportant, si peu que ce soit, à une personnalité désincarnée. Voici un fait. On le considérera soit comme contenant une preuve absolue soit autrement, peu m'importe. Pour la science — puisque nous allons faire maintenant du spiritisme scientifique — il ne serait pas suffisant. Il faut donc, à mon avis, obtenir mieux encore. En réalité, le fait dont je parle plus haut et qui a été publié par la *Revue* du 1<sup>er</sup> octobre était plus concluant que celui que je vais citer. Le voici pourtant :

(1) Voy. *Constatation de l'identité d'un Esprit; Revue spirite* (1<sup>er</sup> oct. 1890, p. 447).

Un jeune homme de 26 ans, M. B..., très sensible aux influences hypnotiques et autres, prit, il y a quelque temps, un crayon devant moi. Il écrivit, en dehors de toute suggestion de ma part, les lignes suivantes, malgré lui :

*Je suis là, Xavier Jouvin, gantier, né à Grenoble le 8 décembre 1801, mort à Grenoble le 3 mars 1844.*

La main du médium cessa d'écrire. Je pris le papier, je lus ce qui précède et je posai à l'*Esprit* la question suivante :

Où demeuriez-vous à Grenoble ?

Le médium écrivit cette réponse :

— *Rue de la Goutte d'or à la manufacture de gants que j'y ai fondée. Je vous fournirai des détails plus longs sous peu de jours. Je reviendrai vous trouver. Je pars.*

Pour des raisons indépendantes de sa volonté, le médium n'a pas écrit depuis, il n'a donc pu avoir la suite de cette communication. Il m'a juré sur le moment que le nom de Xavier Jouvin lui était inconnu. J'avoue que je n'avais moi-même qu'un très vague souvenir de ce nom auquel je ne pensais pas du tout lorsque les premières lignes de la communication furent écrites. Cependant, renseignements pris quelques jours après, j'ai su que de grandes fêtes avaient été données en novembre 1889, à Grenoble, à l'occasion de l'inauguration de la statue de Xavier Jouvin. Le médium a-t-il eu, par la lecture d'un journal, connaissance de ces fêtes ? A-t-il recueilli de la sorte des noms, des dates, qui se sont gravés dans son cerveau ? Le *ressouvenir inconscient*, suivant l'expression scientifique, a-t-il pu se manifester spontanément, sans aucune raison apparente, sans aucun motif, au moment où cette communication a été donnée ?... A-t-il été possible, à ce souvenir spécial — *ignoré* de celui qui le possédait, de prendre ainsi l'apparence d'une manifestation donnée par une intelligence étrangère, de façon à faire croire que cette intelligence était vraiment là, présente, imprégnant et guidant la main du médium ? Telles sont les questions mystérieuses qui se posent devant l'observateur impartial et froid qui tient compte de toutes les recherches faites aussi bien dans le domaine spirite que dans celui de l'*Inconscient*.

Pour me résumer, je répète qu'il nous faut, le plus souvent possible, des communications d'*Esprits* dont les médiums n'ont jamais entendu parler. Il faut, que de leur côté, les Esprits entrent en des détails précis sur leur existence terrestre. Il faudrait encore qu'un esprit pût se manifester par différents médiums inconnus les uns des autres, et se présentât avec son même caractère, écrivit en se servant des mêmes tournures de phrases, du

même style. Tout cela n'a pas, jusqu'à présent, été constaté un assez grand nombre de fois pour convaincre les incrédules.

Les Esprits qui n'ont pas nos croyances sont généralement troublés après la mort. Il ne saurait en être ainsi des spirites. Qu'ils cherchent aussitôt qu'ils seront débarrassés de leur enveloppe matérielle, des médiums qui n'auront pas entendu parler d'eux. Qu'ils les enveloppent de leurs fluides, les impressionnent et se communiquent d'une manière ou d'une autre. On contrôlera ensuite.

Il n'est pas possible que les spirites, s'ils sont en possession de la vérité, demeurent stationnaires. Il n'est pas admissible non plus qu'ils supportent indéfiniment les plaisanteries saugrenues d'une presse qui, sans savoir ce qu'elle dit et par simple esprit de camaraderie, accorde de l'importance à des gens qui seraient toujours restés inconnus si le spiritisme n'avait pas existé.

ALEXANDRE VINCENT.

REMARQUES : Pourquoi donc toujours dire que nous piétinons sur place depuis nombres d'années ?

Depuis 1859, le spiritisme a suivi son chemin progressivement, sans arrêt, pas à pas il est vrai, mais il marche, il avance, il est impossible de le nier.

Il y a trente ans la *Revue Spirite* existait seule et avec un très petit nombre d'abonnés. Depuis vingt ans surtout tant de journaux spirites se sont créés qu'il serait impossible de les énumérer ici ; il y en a eu plus de deux cents dans toutes les langues. Bien des feuilles n'ont existé que quelques années, mais elles ont été remplacées presque aussitôt par d'autres publications et le mouvement en avant ne s'est jamais interrompu.

Les ouvrages d'Allan Kardec ont été traduits aussi dans les langues les plus connues, le spiritisme a pénétré partout.

En 1860, nous avions une dizaine d'écrivains spirites, mais pas un dans ce qu'il est convenu d'appeler le *monde scientifique*.

Principalement depuis dix ans, le nombre des ouvrages sérieux a augmenté dans de grandes proportions et ont été produits par plus de trois cents écrivains (nous parlons seulement des ouvrages en français), parmi lesquels se trouvent des hommes de science que le ridicule ne peut atteindre, vous l'admettez comme nous.

En 1888, le Congrès tenu à Barcelone, est venu prouver que le spiritisme prenait des racines sérieuses, qu'il s'affirmait et se répandait de plus en plus dans toutes les parties du monde. En 1889, de nombreux délégués venus des points les plus éloignés du globe assistaient au Congrès universel

tenu à Paris, représentant 40.000 adhérents. Était-ce toujours un piétinement sur place?

A peine ce grand travail terminé, le *Comité de propagande* prépare les bases du prochain congrès qui doit se tenir à Bruxelles en 1891. A Reims, sous l'instigation de MM. Monclin et Christophe, une importante réunion des spirites de l'Est a eu lieu ce mois-ci sous la présidence de MM. P. G. Leymarie et Al. Delanne. Que faut-il donc faire pour ne pas piétiner sur place?

Faire éternellement tourner les tables, ou demander des communications plus ou moins intéressantes, à nos parents, à nos amis disparus? Mais cela se fait journellement dans toutes les sociétés et tous les groupes de France et de l'étranger dont il ne faut pas espérer connaître jamais le nombre. Ce n'est donc pas la partie expérimentale qui se ralentit mais ce que vous voulez, c'est la *prouver scientifiquement*, cette partie expérimentale, y arriverez-vous jamais? Les Esprits sont-ils à nos ordres comme le sont les éléments dont se servent les chimistes? Un spirite désincarné viendra vous donner, ainsi qu'à vingt ou trente autres frères en croyance, demeurant à cinquante lieues de distance les uns des autres, des preuves de sa présence, de sa survivance: croyez-vous que vous convaincrez les savants, les journalistes, avec ce fait, même répété nombre de fois? Ils ne croiront qu'à ce qu'ils verront, toucheront et pourront analyser.

Si les occultistes ont su faire parler d'eux, ils ont en même temps fourni l'occasion de parler du spiritisme; nous avons lu environ cent cinquante articles de différents journaux s'occupant de la question bouddhique, mise en avant surtout par *M. de Rosny*, et, presque toujours, deux ou trois paragraphes parlaient du spiritisme; s'ils l'attaquaient ou s'en moquaient en passant, une phrase finale venait cependant insinuer que « si nous croyons à des choses étranges, il ne fallait pas les nier *à priori*; que quelques-uns des phénomènes obtenus étaient inexplicables; qu'il fallait observer, attendre; que les spirites étaient une légion; que les personnes qui s'occupent de spiritisme appartiennent à une catégorie de gens réputés sains, etc., etc.

Ces mêmes grands journaux politiques ou autres ont souvent expliqué les principes fondamentaux de notre doctrine d'une façon très précise, et plusieurs ont dit en terminant: « *Je ne nie ni ne crois, je cherche.* » (1)

Même l'article si absurde de la *Petite Gironde* du 8 novembre, cité par M. Alexandre Vincent, se termine ainsi:

« Maintenant, qu'y a-t-il de vrai dans les doctrines de ces illuminés? Les

(1) Se reporter aussi à l'article du *Figaro*, inséré dans la *Revue de la Presse* de ce même numéro.

phénomènes dont ils semblent si convaincus sont-ils ou non des illusions ? Qu'importe ! A l'exemple des enfants, ils adorent les chimères qui jettent leur charme mystérieux et tendre, comme un baume, sur l'acuité des douleurs de la vie. Après tout, s'ils sont heureux, ces gens dans le merveilleux fantastique dont ils s'entourent, doit-on les blâmer tant et tant d'agir à leur guise ? Les plus sages sont les fous : n'ont-ils pas le droit, ceux-là, d'être un peu fous et de vivre isolés, comme les grands artistes, là-haut dans leur rêve bleu impénétrable ? Pour eux, le spiritisme est une illusion consolante gardée pieusement, qui comble le fossé cruel de la tombe et qui permet aux survivants de communiquer avec leurs morts aimés.

Pourquoi la leur ravir, dites-moi ?... »

ERNEST LAROCHE.

Eh bien, comparez ces articles à ceux qui se publiaient en très petit nombre, il y a 10, 15 ou 20 ans, et dans lesquels le spiritisme était maltraité si rudement et voyez si nous piétinons sur place, si le chemin parcouru n'est pas énorme, par rapport à nos peu d'années de réexistence.

Qu'est-ce que trente années pour une doctrine entourée de tant d'ennemis, et quand on pense à toutes les entraves qui ont été apportées à sa propagation ; on est même étonné de la voir si vivace, si solide, si résistante et s'introduisant peu à peu dans le corps scientifique, mais par des expériences que les savants font et feront *eux-mêmes*, les nôtres leur importent peu.

Il en sera du Spiritisme comme du magnétisme, il s'imposera, c'est une question de temps ; il faut *savoir attendre*.

Et en attendant, répandons le plus possible la *partie philosophique*, elle rendra meilleure l'humanité terrestre qui en a bien besoin. Notre terre est un monde d'épreuves où le mal domine. Que chacun cherche à progresser en songeant souvent à ces maximes : « Naître, mourir, renaître encore, et progresser sans cesse, telle est la loi ». — Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait. — Le monde est mon pays, le bien ma religion. — On doit étudier pour connaître, connaître pour comprendre, comprendre pour juger.

M. LEYMARIE.

## LE SPIRITISME A ODESSA

MM. E. Schwichtenberg, S. Neibourg, J. Pachla, B. Abrachkewitch S. Bourkser et M. Maskowka.

*Ne dédaignez pas ces phénomènes, ils ouvrent l'intellect des néantistes.*

Le 2 février 1890, la séance remarquable eut deux parties et fut composée de trois, réellement. Outre les frappements des pieds de la table, d'autres

mouvements tels que l'enlèvement et le changement de place de la table; le bruit et le choc de différents objets dans la chambre et derrière les draperies; différents attouchements; la boîte à musique très lourde transportée par une force invisible, du canapé sur la table, fut remontée par les esprits pour nous donner un très agréable concert; les dents métalliques du peigne de la boîte ne touchant pas toujours les pointes métalliques qui créent le son, les airs joués par l'instrument n'avaient plus leur expression ordinaire, et sur les dents métalliques il y avait des fraplements légers qui se mariaient à l'air joué et produisaient une harmonie agréable et étrange, même ravissante, qui ne peut-être comparée à celle des vivants, et cela sur un instrument mécanique qui ne joue que ce qu'il doit jouer. Ce phénomène musical continua pendant dix minutes.

Pour conclusion de la deuxième partie de la séance, nous entendîmes prononcer, d'une voix inconnue et faible, le mot : « *Espérance* ». Puis, très distinctement et longuement on nous dit : *Amen*; d'une voix basse et brève on répéta ce mot.

Pendant le lunch, les assistants étaient dans la quatrième chambre, salle à manger; nous entendîmes plusieurs fois des fraplements au-dessus et au-dessous de la table, sur le plancher et sur le mur. Une des deux tables, chargée de couverts, changea de place sans aucun attouchement de ceux qui étaient assis autour d'elle. Après le souper, pendant la dernière partie, je fus frappé au bas de la poitrine par un objet compact qui se plaça sur mes mains posées sur la table. Je les retirai et sentis la présence d'un homme étendu sur le dos et sur la table; étonné par ce cas inattendu, craignant que la table guéridon ne puisse le soutenir, et pensant qu'il avait été posé sur la table malgré lui, je le pris sous les bras et le dirigeai vers l'autre côté de la table, où je pensais qu'il prendrait pied (s'il en avait?). Je demandai de suite, aux assistants, lequel parmi eux avait été posé sur la table? Personne n'avait rien vu ni senti, les mains de chacun étant placées sur les bords de la table. L'homme en s'y couchant et en se levant n'avait touché personne, ni de ses pieds ni de ses mains; une dame seule, ma voisine avait senti ses mains.

Pendant ce phénomène je me représentais ce personnage comme ayant une complexion assez forte, vêtu d'un veston en drap rude, ressemblant à celui que portait un assistant, M. Eugène, mais celui-ci affirmait qu'il n'avait pas changé de place.

De ce fait étonnant on peut donner bon nombre d'explications : Par sa petitesse et sa faiblesse, la table ne peut soutenir un être vivant, même peu lourd, encore moins un homme vivant qui n'eût pu se coucher sur cette table sans la renverser; il ne le pourrait même avec l'aide d'autrui.

La table se transporta à l'autre coin de la chambre et là, un harmonica labial s'envola vers nous et par toute la chambre; il jouait avec art des hymnes à Dieu en improvisant des symphonies. Cette harmonie nous avait extasiés. Les pianissimo comme les sons, venant comme d'un lieu très éloigné, étaient incomparables; jouer ainsi sur un tel instrument est impossible à tout être vivant. Cette harmonie était celle d'un grand génie musical du monde invisible.

En même temps nous entendions venir de différentes places de la chambre, et par périodes, un glapissement semblable à celui d'une bête fauve, lequel ne dérangeait pas notre concert; un petit désagrément était mêlé à un très grand plaisir. *On aime à rire, de l'autre côté.*

Après, au-dessus de la table, nous entendîmes un cri comique ce qui nous fit rire étrangement.

Sur la table, une cruche à eau fut apportée de la chambre à coucher, et on nous jeta des gouttes d'eau; des chaussures et autres objets furent déplacés, et sur la table, apparut une tache phosphorescente, très claire, de la grosseur du poing; elle tourna en papillonnant, cinq minutes durant, et disparut pour réapparaître trois minutes après avec des mouvements en spirales autour de la tête de M. Eugène; nous entendîmes ce dernier, faiblement demander de la lumière, et il tomba sur le plancher. La bougie allumée, nous vîmes que son cou était comprimé par un essuie-main; il fut relevé et assis sur une chaise.

Huit minutes après, Eugène reprit courage, se leva et sur lui pendant une autre partie de la séance, un cordon lui fut jeté autour du cou, le contournant 3 fois; j'ajoute que jamais il n'y eut de mauvaises suites en pareils cas.

Un étranger qui avait déjà assisté à nos séances, assis dans un coin du cabinet, sentait continuellement des attouchements de mains par les invisibles.

6 février 1890. — A neuf heures du soir, deux messieurs et trois dames étaient présents. La table s'éleva deux fois en l'air, d'elle-même. Une main invisible fit à tous les assistants le signe de la croix, plusieurs fois, et toucha chacun d'une manière différente. On ôta les chaussures de M<sup>me</sup> Sophie et de M. Eugène pour les placer sur la table, et puis les jeter vers la porte. La chaise ôtée de sous M. Eugène fut portée au milieu de la chambre. La boîte à musique fut montée et arrêtée plusieurs fois. L'harmonica labial jouait très doucement. On dépaqueta des bougies pour en mettre une dans la main de chaque assistant et l'étoffe des draperies nous éventail.

Cinq personnes à la séance du 15 février. La table s'éleva très haut; il y eut des attouchements différents. Nous entendions des frappelements très

forts sur les murs accompagnés de cris, de glapissements et de sifflements semblables à ceux d'une locomotive. L'harmonica jouait agréablement et la boîte à musique fut arrêtée et montée très régulièrement. Un instrument qui ne se trouvait pas chez nous et inconnu jouait aussi. On mit dans la bouche d'Eugène deux saucisses et il crut que c'étaient deux doigts de l'esprit; après avoir prévenu à haute voix, il les mordit et alors, seulement, il reconnut son erreur. Les saucisses avaient été apportées à travers une porte fermée. On nous mit sur la table une chaise renversée et pendant la prière, on répéta deux fois « amen ». Sur deux ardoises ficelées nous trouvâmes écrits ces mots : « *Pierre Laget, Marie* ».

*Séance du 1<sup>er</sup> mars* : 7 personnes s'assirent autour de la table et formaient la chaîne sans toucher la table qui se tournait et s'élevait seule et frappait; on jetait différents objets et tout le monde fut touché. On tira de la poche d'Eugène une boîte de cigarettes et on en mit une dans la bouche de chacun des assistants. Pendant le souper deux grandes tables garnies de couverts se rapprochaient et s'éloignaient de plus de 5 pieds l'une de l'autre. On entendait des frappements sur le plancher, sur la table et sur les murs. Après le souper on nous fit des signes de croix lumineux; on embrassa et caressa Samuel et plusieurs autres personnes. On toucha la tête de la plupart des assistants avec un objet velouté.

A la séance du 5 mars, dans un cabinet fermé, on apporta de la troisième chambre, c'est-à-dire du vestibule un plumeau en crin de cheval, avec manche en bois et on éventa les assistants; cet objet fut posé sur la table et arraché de mes mains avec force. Mon chapeau, apporté du cabinet fermé de la chambre voisine du salon, fut mis sur ma tête et dix minutes après ôté et posé très haut, sur la draperie. Plus d'une fois, nous ne savons d'où, on nous apporta du plomb; on en jetait d'en haut, sur la table et sur tous les assistants. La boîte à musique que nous remontions, cessait de jouer avant le temps voulu, et recommençait à nouveau; les invisibles la remontaient avec une clef et la transportaient sur la table où elle continuait à jouer avec accompagnement de clochettes métalliques, de l'harmonica avec pédales porté en jouant à travers la chambre; le tout était enfin posé sur la table. L'harmonica labial jouait des airs improvisés agréables et symphoniques et des danses nationales russes; l'esprit battait la mesure sur le plancher; avec des pieds invisibles on frappa sur la table au rythme de la boîte à musique. Une sonnette volait, s'abaissait tantôt sur la table ou sur le plancher. On entendait aussi le résonnement clair de quelque objet métallique. A chaque séance tout le monde a eu des attouchements de mains et de doigts invisibles sur différentes parties du corps, parfois caressants, quel-

quefois désagréables car nous sommes tirés par nos vêtements, ou bien on retire vivement quelqu'un de la chaîne pour le forcer à se promener, puis s'asseoir sur le divan. D'autres fois, par l'alphabet on oblige quelques assistants à se lever de la table.

Pendant deux séances nous entendîmes derrière les draperies un bruit particulier; une cruche remplie d'eau fut apportée sur la table et on en aspergea les assistants, tandis qu'avec du savon et une brosse à barbe on barbouillait les visages de deux des assistants; une main invisible les essuyait avec un linge.

Désirant que les esprits nous fassent part de quelques idées, par écrit, nous mîmes souvent sur la table deux ardoises bien ficelées avec un cordon, et au dedans, un petit morceau de crayon; parfois il y eut réponse par l'écriture directe; ainsi nous trouvâmes ces mots : *Nous vous félicitons pour la nouvelle année, que Dieu vous bénisse*; ou bien on y dessinait des signes cabalistiques.

Tous ces phénomènes prouvent l'existence des esprits, les hommes sérieux s'en émeuvent et ils étudient nos doctrines philosophiques.

Pendant une séance les assistants virent entre les têtes de deux des assistants une tache ovale et phosphorescente, plus grande qu'une tête humaine; et deux petits serpents phosphorescents imitant le jaillissement d'un éclair, ce qui nous fait espérer la matérialisation des esprits. Pour copie conforme :

MARIE MASKOWSKA,

V. NIFF, BASIL ABRACHEWITCH, COPRE, HENRI SEPER,  
EUGÈNE SCHWICHTENBERG, UBALD FATUA, S. BOURKSER.

## LES ORIGINES ET LES FINS (1).

APPENDICE ET APERÇUS DONNÉS PAR LES ESPRITS.

*A nos amis de l'espace.*

D. -- Voulez-vous nous donner quelques détails sur la vie des esprits désincarnés ?

R. — Avant de vous donner un aperçu de l'activité incessante des désincarnés, il est nécessaire de vous expliquer la composition des milieux dans lesquels se déploie cette activité :

De même que sur les planètes il existe des courants de toutes espèces : marins ou aériens, froids ou chauds, tempêtes ou zéphirs, brise ou vent impétueux, de même, dans l'espace éthéré ou encombré, il y a des courants d'idées. La lourde atmosphère terrienne contient des courants terribles de

(1) 2 fr. à la librairie spirite, 1, rue Chabanais.

jalousie, d'envie jusqu'à la cruauté, d'orgueil jusqu'à la folie, de démente de matière jusqu'à l'impudeur. Elle renferme des courants de mensonge, d'hypocrisie, de soif insatiable de domination jusqu'à la tyrannie, au meurtre, etc.

Au-dessus de ces courants mauvais règnent les courants intellectuels spiritualisés produits par la bonté allant jusqu'au sacrifice, le dévouement s'oubliant pour autrui, l'abnégation, et enfin l'amour dont le courant commence à la famille, à la cité, à la patrie et va s'élargissant jusqu'au courant humanitaire dont voici la devise : un pour tous, tous pour un.

C'est au milieu de ces éléments divers que se meut l'esprit désincarné, flottant, plus ou moins ballotté, selon que son enveloppe périspiritale subit, plus ou moins violemment, les chocs produits par son incessant contact avec les périsprits de son milieu.

Chez les esprits matériels, le désir impérieux d'entendre distinctement les bruits et les clameurs des incarnés qu'ils viennent de quitter, la brûlante aspiration qu'ils éprouvent de revoir clairement ce dont ils ne perçoivent que le pâle reflet, les rendent effarés et inquiets, cherchant sans cesse à se rapprocher des incarnés dont la volonté ferme ne parvient pas toujours à les tenir à distance. De là, résulte une foule de maux planétaires, tels que : folie, désespoir, affolement, découragement, et fléaux de toutes sortes.

Chez les esprits plus avancés, la légèreté et la transparence de leur périsprit leur permettant d'échapper à l'influence des courants mauvais, ils les traversent sans obstacle et parviennent aux courants épurés dont le plus élevé, par rapport à votre planète, est le courant humanitaire. Les défenseurs et les propagateurs de ce courant se comptent encore parmi nous, par faibles fractions.

C'est dans ce courant que les dualités s'appliquent à raviver leurs feux, pour qu'en brillant de plus en plus, l'intensité de leurs flammes facilite la reconnaissance des chers absents. Ces absents sont les nombreux groupements travaillant à animer la matière, dont quelques-uns leur reviennent, tandis qu'elles vont rechercher les autres jusque dans les profondeurs les plus sombres des couches planétaires.

Pas de repos donc dans l'espace ! flamme pure ou obstruée, esprit planant dans l'éther ou grouillant dans l'atmosphère épaisse et lourde de chaque planète, chacun suit le courant où le portent ses désirs et ses aspirations.

Le repos est du domaine de la matière, elle seule en éprouve l'impérieux besoin ; pour l'esprit, il n'y a qu'incessant désir, qu'aspiration et reconstitution par le dévouement. Nos flammes ou foyers n'auraient que faire des

lourdes somnolences, des immobilités et surtout de l'inconscience qu'elles entraînent à leur suite.

D. — Quelle influence exercent ces courants sur les incarnés et comment conjurer les mauvais effets des courants inférieurs ?

R. — La matière fluidisée par le travail de la pensée entoure l'esprit de l'incarné d'un réseau composé de fibres déliées et subtiles, invisibles à vos yeux charnels. Ces fibres sont plus ou moins légères et transparentes selon que sont plus ou moins pures et élevées les pensées qui les produisent. Étant constamment en vibration, elles attirent ou repoussent, par l'effet de l'attraction, les fluides flottants autour de vous. Plus un incarné se maintient, par la tendance de son esprit, dans les courants inférieurs, plus il est exposé à subir les chocs violents des fluides mauvais dont les effets vous sont connus. Ce sont eux qui produisent l'obsession, la folie, l'inquiétude tenace, le découragement dont l'effort persévérant d'une volonté ferme peut seul vous garantir.

C'est donc par l'élévation et la pureté de vos pensées que vous parviendrez à composer à vos esprits une enveloppe fluide assez légère pour leur permettre d'échapper à la pression dangereuse des courants mauvais, et assez transparente pour ne pas leur cacher la pure et claire vision du *vrai*.

D. --- Quelle action les désincarnés exercent-ils sur nous et quels effets produit-elle ?

R. — La matière fluidisée qui compose vos périsprits et les nôtres entretient une communication incessante entre incarnés et désincarnés. Les chocs produits incessamment entre eux par leur constant contact et leur coudolement, dus aux forces combinées de l'attraction et de l'affinité, dégagent des étincelles par lesquelles nos fluides s'échangent réciproquement. Cette action de l'invisible sur le visible s'exerce sans cesse, quoique à votre insu ; elle est même plus active dans l'état de sommeil, car alors, vos esprits plus dégagés n'offrent pas les contrepois produits par les distractions et les préoccupations de l'état de veille.

Il vous est facile de comprendre le danger qui résulte de cet échange perpétuel de fluides entre périsprits d'ordre inférieur, prenant et donnant sans discernement ; ils apportent le trouble et le désordre dans votre organisation tant physique que morale. Au corps, ils enlèvent ou donnent des éléments essentiels dont la perte ou l'assimilation développe et engendre une foule de maladies. À l'âme, ils procurent une suggestion souvent fatale dont la persistance peut vous conduire à l'obsession, à la folie, au meurtre, au suicide, etc.

F. H. S. (À suivre.)

## LOU CRÉATUR ET SOUN UBROU

(Poésie de Jasmin.)

Qu'aymi té countempla ô sublimo naturo !  
 Lou say resplendissentô dé tous gazé d'azur ;  
 Quand tout aoutour de you tout s'agito et murmuro,  
 Tout canto et glorifio l'ubro del Créatur.  
 Lou gril, lou papilloun, lou pu petit insecto,  
 Lou linot, lou cardit finissoun lou councer  
 Que donnent qu'ado say al puissént architecto  
 Sous hotés bien aymats, chantrés de l'uniber.  
 Lou moundé entié proclamo ta puissenço ;  
 Tout ayssiou-bas s'inclino et resto émerbeillat ;  
 A cos tu qué fécondés lou génie et la scienco ;  
 Sans tu l'hommé nès rés qu'un paouré abandonnat.

### LE CRÉATEUR ET SON OEUVRE.

Que j'aime à te contempler, ô sublime nature !  
 Tu es resplendissante sous ton voile d'azur ;  
 Quand tout autour de moi tout s'agite et murmure,  
 Tout chante et glorifie l'œuvre du Créateur.  
 Le grillon, le papillon, le plus petit insecte,  
 Le linot, le serin finissent le concert  
 Que donnent avec charme au puissant architecte  
 Ses hôtes bien-aimés, chantres de l'Univers.  
 Le monde entier proclame ta puissance ;  
 Tout ici-bas s'incline et reste émerveillé ;  
 C'est toi qui féconde le génie et la science  
 Sans toi l'homme n'est rien qu'un pauvre abandonné.

Quelques-uns de nos frères charmés par ces dictées en ont copié des spécimens sur leurs cahiers de communications; je les prierai de m'en remettre un fac-simile, si nos Frères y trouvent un intérêt pour le bien et la propagande de notre doctrine.

J'omettais de vous dire que la pièce de vers ci-dessus a été obtenue de la façon suivante, à Bordeaux, par mon ami, médium mécanique, ouvrier menuisier incapable de faire de la poésie : endormi par l'un des nôtres, il nous annonça que Jasmin était présent. Nous priâmes ce dernier de vouloir bien nous dire par les organes du médium endormi, l'une de ses poésies. Il y consentit et après avoir fait prendre au médium une pose gracieuse, le coude appuyé sur un bras du fauteuil, l'index appuyé sur sa tempe, il commença ainsi :

« Mes chers amis, les quelques vers que je vais vous dire me furent ins-

« pirés par un beau soir d'été. Je revenais, avec ma compagne, de visiter la « petite propriété que je possédais près de la ville d'Agen, et le calme de la « nature, les adieux des oiseaux à une belle journée, le cri du grillon dans les prés, m'emplissaient l'âme d'un besoin de prier.....

« Voici » et il continua : Lou Créatur, etc.

M. Thibaud peut, comme témoin, vous affirmer la réalité de la dictée médianimique de ces poésies en patois languedocien, langue qui ne nous est point familière ; est-ce une réminiscence, ou bien un travail du poète à l'état d'esprit ?

BABILLOT.

## LE JÉSUS-CHRIST DU P. DIDON

Voilà plus d'un mois que les journaux plus ou moins cléricaux nous corrent aux oreilles les louanges du P. Didon à l'occasion de sa vie de Jésus-Christ. Nous ne sommes pas curieux, mais comme le sujet nous intéresse vivement, nous avons voulu voir par nous-même ce que valait cette œuvre si vantée et si elle pouvait nous fournir quelques aperçus nouveaux, notamment en ce qui concerne les origines de Jésus. Nos lecteurs se rappellent peut-être que nous avons effleuré ici-même (1) cette question : *Christ était-il d'origine sémitique ou aryenne ?*

On comprend dès lors l'intérêt que nous attachions à voir comment le P. Didon traitait cette importante question des origines de Jésus-Christ, notre auteur n'en dit rien ou presque rien. Il nous donne une description de Nazareth et de la vallée qui l'entoure, il nous narre de petits récits sans intérêt, par exemple il dit qu'au printemps la plaine est gazonnée, qu'en été « cette plaine se dessèche et devient l'aire où les Nazaréens foulent aux pieds des bœufs le blé et l'orge et vannent leur grain au vent du soir. »

Ce qui n'est peut-être pas très français et qui en outre tendrait à faire croire que les Nazaréens ne faisaient rien dans la journée, ni le matin puisqu'ils vannent leur grain au *vent du soir* !

Enfin le révérend Père nous dit : « C'est là dans une de ces maisons tranquilles, que vit, inconnue, la jeune fille qui va recevoir la plus haute révélation de Dieu.

« Les espérances de la nation juive allaient donner leur fruit (des espérances qui donnent des fruits ? mais passons).

« Dieu n'a pas regardé les grands, les chefs religieux, les docteurs, les savants, ni les riches. Il a choisi dans la foule une humble créature..... La

(1) Voir le n° 8, 1<sup>er</sup> août 1890.

jeune fille s'appelle Marie. Elle a seize ans ; la tradition lui donne pour père Joachim et pour mère Anne. On croit que son père était mort quand elle était enfant. Elle est de descendance royale et du sang de David. »

Ceci contredit les quelques lignes qui précèdent ou le P. Didon dit que « Dieu n'a pas regardé les grands, les chefs, les docteurs, les riches, et qu'il a choisi dans la foule une humble créature. »

Or, nous pensons que la foule, malgré la paillardise bien connue du saint roi David, n'était pas de « descendance royale et du sang de David. »

Comme on voit il n'est rien dit des origines de Jésus-Christ ; mais avançons dans le récit, arrivons à l'apparition du nommé Gabriel :

« Or, un jour, elle vit apparaître, sous forme humaine et entrer dans sa maison, Gabriel, l'ange de Dieu.

« L'ange lui dit : — Salut, pleine de grâce, le Seigneur est avec toi, tu es bénie entre les femmes,

« Les fiancées juives vivent retirées et cachées avec leur compagnes, loin du regard des hommes.

« Aussi à la vue de l'ange et en entendant ces paroles, Marie se troubla. Elle cherchait ce que pouvait être un tel salut.

— Ne crains pas, Marie, lui dit l'ange, tu as trouvé grâce auprès de Dieu. Voici : tu concevras et tu enfanteras un fils et tu le nommeras Jésus. Il sera grand. On l'appellera fils de Dieu. Le Seigneur lui donnera le trône de David son père ; il règnera dans la maison de Jacob pour toujours ; son règne sera sans fin.

« La vierge comprit alors qu'il s'agissait du sauveur attendu, de celui qui relèverait pour l'éternité le trône renversé de David, qui serait la gloire d'Israël, l'attente des nations, l'orgueil de sa mère. Comment était-elle appelée à ce rôle divin, elle qui avait résolu de ne devenir mère par aucun homme.

« Dans sa surprise, elle demanda simplement : — De quelle manière cela s'accomplira-t-il ? Je ne connais pas d'homme. »

Je ne connaîtrais pas, aurait-il fallu écrire, puisque Marie n'était que fiancée ; en tout cas voilà une *jeunesse* qui ne raisonnait pas trop mal pour une innocente fille.

Aussi Gabriel lui dit aussitôt :

« L'esprit saint surviendra en toi et la puissance du Très-Haut te couvrira de son ombre ; et c'est pourquoi ce qui sera engendré saint sera appelé, Fils de Dieu.....

« Alors, Marie s'écria :

— Voici la servante du Seigneur, qu'il soit fait selon ta parole. — L'ange s'éloigna. « Telle est la genèse de Jésus ».

Ce récit est bien décousu, ensuite il ne nous apprend rien de neuf : il y a longtemps, presque dix-huit cents ans que nous connaissions cette narration; aussi pouvons-nous dire que ce petit récit nous a bien désillusionné sur la bonne opinion que nous nous étions faite de cette œuvre sur la foi de nos bons journalistes.

Il faut en rabattre singulièrement de leur dithyrambes. Pour tout lecteur instruit, impartial, la longue élucubration en deux volumes du R. P. est un ramassis de lieux communs et de banalités visant par certains endroits à la poésie, à l'art, mais sans jamais y atteindre.

Rien de neuf, ou plutôt d'original, d'intéressant, de hardi ! Rien, Rien, Rien !!

Mais ajoutons pour excuser l'auteur, qu'il ne pouvait guère en être autrement. Pour écrire un pareil livre, il aurait fallu des qualités que n'a pas et ne pouvait avoir le P. Didon; il aurait fallu surtout avoir eu de franches coudées, jouir de toute sa liberté d'action. — Or, ce n'est pas un religieux, un dominicain, un moine quelconque, serré étranglé même dans la cotte de maille de la tradition, des dogmes et des mystères qui jouit d'une liberté suffisante pour écrire une vie de Jésus. Le P. Didon suit pas à pas l'Evangile, dès lors, il ne peut rien nous donner de neuf et d'intéressant. Il lui restait une issue pour intéresser le lecteur; c'était de prendre à bras le corps les adversaires de sa foi, de les colleter, les terrasser, les pulvériser si possible; il n'en a rien fait et pour cause.

A la critique allemande et à la critique française qui se sont escrimées sur la vie de Jésus notre dominicain n'a répondu que par le mépris le plus absolu ce qui est très commode mais à la portée de tous ceux qui n'ont rien à répondre.

Et cependant cette œuvre ne pouvait être relevée que par une polémique vive et hardie.

Un épisode de la vie de Jésus qui a provoqué d'ardents commentaires et qui pouvait être intéressant, c'est celui du démon tentateur. Parmi les commentateurs les uns voient dans cet incident une simple parabole, un symbolisme, d'autre une vision intérieure de Jésus; d'autres enfin croient... *que c'est arrivé* ! Nous ne qualifierons pas ces derniers, le P. Didon étant parmi eux, mais nous pouvions bien dire qu'il faut une certaine dose de naïveté pour affirmer la réalité « positive et objective » de cet épisode.

Toutes les autres hypothèses sont pour notre auteur, *invraisemblables, puériles, impossibles, extravagantes, idiotes*, voudrait dire notre dominicain, mais il n'ose.

Combien nous préférons la version de Renan par exemple, qui reconnaît

que J. Ch. a passé par le désert, qu'il y a jeûné, mais que la légende de l'Esprit tentateur n'est que le produit de l'imagination des disciples voulant montrer par cette légende leur maître ayant subi victorieusement une dure épreuve.

Comme nous le disions plus haut, ce n'était vraiment pas la peine d'écrire deux volumes de cinq cents pages pour produire une œuvre aussi incolore et sans style ou du moins dans un style ampoulé et redondant qui fatigue le lecteur de goût. — Et qu'on ne croie pas à l'exagération de notre part, nous allons disparaître comme critique et nous borner à citer quelques passages de l'auteur, ce qui permettra à notre lecteur de juger par lui-même en connaissance de cause. — Parlant de l'Église J.-C., le P. Didon nous dit, par exemple : « L'église fondée par lui remplit de son nom les temps et l'espace. Elle le connaît, elle l'aime, elle l'adore; comme il vit en elle, elle vit en lui. Il est son dogme, il est sa loi morale, son culte. Elle enseigne à tous *sans distinction, sans exception* qu'il est le fils unique du Dieu fait homme ».

C'est là un sermon véritable, ce sont des mots, rien que des mots, des répétitions inutiles qui amolissent la phrase et agacent le lecteur,

Voulant ensuite définir le tempérament du petit peuple juif, le Dominicain s'écrie :

« Rien dans l'histoire ne prouve mieux l'action divine que ce petit peuple pressé de *toutes parts* par le paganisme universel et ne le subissant jamais. Au cours de ses pérégrinations à travers les civilisations les plus diverses il fait parfois des emprunts aux traditions kaldéennes et assyriennes, aux doctrines et aux cultes de l'Égypte, à la théologie persane et à la philosophie grecque, mais il épure tout et il reste lui-même.

Tout est panthéiste, *il ne l'est pas* ; tout est idolâtrique, *il ne l'est pas* ; tout adore la nature, *il ne l'adore pas* ; tout est fétichiste, *il ne l'est pas* ».

Ces idées sont fort discutables et en tous cas ce refrain de *il ne l'est pas* qui revient si souvent dans un autographe constitue peut-être de l'éloquence de la chaire (nous ne la connaissons guère), mais à coup sûr ce n'est pas du style châtié.

Parlerons-nous maintenant de l'œuvre au point de vue archéologique ! Combien il y aurait ici de lapsus à signaler ?

Aussi nous ne le ferons pas, du reste seul un public spécial pourrait apprécier nos critiques; disons seulement en passant que le petit cylindre mécanique qui renferme le rouleau de parchemin sur lequel sont écrits des fragments de la loi juive se nomme *Mézuzoth* (1) et non Mézuza comme le prétend le P. Didon.

(1) Voici le passage en question : « à la porte de chaque demeure une boîte allongée,

Mais c'est là une légère erreur, aussi n'insisterons-nous pas et nous dirons pour nous résumer : La vie de Jésus-Christ du P. Didon ne fera pas oublier celles écrites par ses prédécesseurs allemands ou français, celle surtout de M. Renan qui gêne beaucoup les catholiques.

La longue élucubration dominicaine sera peut-être une bonne opération de librairie (elle a été si bien lancée), mais ce sera une œuvre sans utilité. Un petit livre de 100 pages contiendrait certainement tout ce qui est dit sur Jésus, le reste n'est qu'un remplissage fait au moyen de paysages et de descriptions plus ou moins pittoresques qui visent (nous l'avons déjà dit) à la poésie mais l'auteur malgré un certain souffle n'atteint pas à cette haute région de l'art.

Pour traiter de l'histoire de Jésus il fallait un écrivain brillant, érudit, oseur or notre brave Dominicain ne montre aucune des qualités qui distinguent un tel homme. — La vie de Jésus est donc encore à écrire ; elle ne pourra être vraie c'est-à-dire intéressante qu'autant qu'elle aura pour auteur un voyant comme Catherine Emmerich qui pourra lire dans l'*astral* les faits et gestes de l'homme-Dieu (1).

ERNEST BOSCH.

## CHERCHONS

Genève, 8 novembre 1890 ; Cher Monsieur Leymarie : M. Émile Yung, naturaliste distingué et professeur à l'Université de Genève, a fait, dans cette ville, l'hiver dernier, une série de conférences sur le spiritisme et l'hypnotisme. Elles ont été très suivies ; les revues et les journaux suisses les ont commenté dans plusieurs articles de fond et le conférencier les a réunies en volume.

la « Mézuza » est suspendue, renfermant un rouleau de parchemin sur lequel sont écrits deux fragments de la loi empruntés au Deutéronome. »

Voici ce que nous lisons dans le *Dictionnaire de l'art de la curiosité et du Bibelot*, édition Didot, p. 458 : « МЭЗУЗОТЪ. — Petit rouleau de parchemin que les Israélites placent dans les chambranles des portes de leurs maisons, ou qu'ils tiennent enfermés dans un petit étui de métal, en or ou en argent, qu'ils portent sur eux comme amulette. Nos figures 519 et 520 montrent l'étui métallique ouvert et fermé. Le petit volet ovale sert à montrer le rouleau ; mais on introduit celui-ci par une des extrémités du cylindre qui se ferme comme une boîte. C'est pour se conformer au Deutéronome que les Juifs enchâssent le Mézuzoth dans les chambranles de bois, car il est dit dans le livre sacré : Vous n'oublierez jamais la loi de Dieu ; vous la graverez sur le chambranle de vos portes ». Voici le commencement, etc., etc.

(1) Emmerich (Anne-Catherine) est une visionnaire allemande née à Flansk (duché de Munster) en 1774 et morte en 1824. Brentano a écrit une passion de J.-C. d'après les méditations de cette visionnaire. 1 vol. in-8°, Paris, 1835.

M. Louis Gardy, un de nos Frères en croyance, fervent disciple d'Allan Kardec qu'il a connu il y a près de trente ans, a entrepris la tâche de réfuter les théories sceptiques de M. le professeur Yung et de démontrer à ses concitoyens, qu'avant d'apporter un jugement hâtif et souvent erroné sur des phénomènes naturels mal compris, il convenait, tout d'abord, de savoir au juste de quoi il était question ; c'est-à-dire de connaître ce qu'est le Spiritisme, sa marche ascendante et le développement qu'il a acquis jusqu'à ce jour.

M. Gardy possède plusieurs langues ; il s'est toujours tenu au courant des ouvrages étrangers, principalement des revues et journaux, anglais, allemands et américains. Il a eu le soin d'amasser quantité de matériaux et de renseignements du plus haut intérêt, qui lui ont été utiles pour établir l'ouvrage qu'il édite, lequel sera mis en vente à la *Librairie Spirite*, et chez Buckardt à Genève, dès les premiers jours de décembre.

« Cherchons ! » tel est le titre de cette œuvre de sincérité et de dévouement à notre cause. Réfutation éclatante d'imputations lancées à la légère, l'auteur suit les digressions du conférencier, leur opposant, tantôt les faits authentiques, tantôt les affirmations des hommes connus par leur haute situation ou leur valeur scientifique.

Je viens de terminer la lecture des épreuves de ce livre ; et pourquoi ne le dirai-je pas ? il m'a enthousiasmé... Il est écrit simplement, avec modestie ; tout y est clair, exposé avec une méthode parfaite, d'une logique serrée, digne en tous points d'un élève et d'un admirateur d'Allan Kardec.

Cet ouvrage de 280 pages aura, je n'en doute pas, un succès mérité parce qu'il amène le lecteur à des conclusions inattaquables, en relatant quantité de faits absolument prouvés, quelque étranges qu'ils paraissent, faits généralement peu connus, ignorés même de la plupart d'entre nous.

Les développements que comporte la narration des phénomènes spirites officiellement constatés, rendent la lecture de ce livre, non seulement attrayante au plus haut point, mais je dirai même des plus attachantes pour les profanes. Ceux-ci y trouveront, en effet, l'histoire du spiritisme et la déduction des conséquences qu'on doit en tirer pour l'avenir de notre doctrine.

En attendant que je vous fasse parvenir une analyse bibliographique détaillée des chapitres qui composent cet ouvrage, il m'est possible de vous indiquer, dès aujourd'hui, la méthode suivie par l'auteur pour répondre aux allégations passablement fantaisistes de M. le professeur Yung.

L'ouvrage comprend les développements suivants :

1° Introduction. — 2° Savants contre savants. — 3° Magnétisme et hypnotisme. — 4° Crédibilité et incrédisibilité. — 5° Origines du spiritisme. — 6° Tables tournantes, mouvements sans contact. — 7° Médiums et médiumnité. — 8° Manifestations spontanées. — 9° Passivité des médiums. — 10° Psychographie. — 11° Écriture directe. — 12° Apparitions. — 13° Matérialisations. — 14° Abraham Florentine ; Siegwart Lekebusch ; le legs Seybert ; expériences du Dr Cyriax ; conférences du général Dreyson ; etc. — 15° Influence de l'investigateur sur les phénomènes. — 16° Théorie explicative. — 17° Banalité des communications, échecs et réussite. — 18° Nouvelles attestations. — 19° Der-

nière réponse. — 20° Conclusion. — 21° Direction sur la manière de tenir les séances. — Enfin. *Ouvrages à consulter.*

Veuillez agréer, cher Monsieur Leymarie, la nouvelle assurance de mes sentiments fraternels et dévoués.

BLOUME,  
Capitaine de cavalerie en retraite, officier de la Légion d'honneur.

## LE FRACTIONNEMENT DE L'INDEFINI

par ARTHUR D'ANGLEMONT (1).

Nous venons de lire ce livre, qui n'est que le premier volume d'une œuvre importante dont les autres volumes paraîtront successivement, — et déjà nous nous trouvons en présence d'un énorme travail. L'auteur a accumulé des matériaux, lentement, à travers les années, pour échafauder cette œuvre scientifique autant que philosophique, où tout est basé sur des séries correspondantes qui naissent des similitudes analogiques. Ce premier volume est la synthèse de l'être. Quel regard jeté sur toutes les formes de l'être, depuis ses grandeurs atomiques les plus insaisissables, dans leur petitesse, jusqu'à son épanouissement, également insaisissable, dans l'infinie grandeur!

Déjà Arthur d'Anglemont nous avait donné deux livres, deux abrégés remplis de promesses, mais que nous trouvions touffus parce que l'auteur y embrassait dans un cadre relativement restreint, la presque totalité des séries de la science universelle. Dans son nouvel ouvrage, quoique encore très varié, la pensée prend son développement naturel et ne passe à un autre ordre d'idées, que quand le sujet traité est épuisé. De là, un enchaînement plus harmonieux, plus captivant.

*Le fractionnement de l'infini* s'ouvre par une préface des plus remarquables, qui est un coup d'œil impartial sur les imperfections humaines et sur les moyens de mettre un terme à l'état de désagrégation morale où la société est tombée.

Nous y remarquons cette pensée, entre beaucoup d'autres excellentes : « N'est libre que celui qui n'est point sous le joug des insatiables désirs et dont l'âme, toujours maîtresse d'elle-même, sait commander au corps. »

Puis, les prolégomènes nous donnent un résumé de la synthèse intégrale :

« Homme ! contemple les cieux et embrasse de ta pensée l'infini des « infinis, si tu veux t'acheminer vers le seuil des vérités éternelles. C'est « dans cet infini des cieux, domaine unique de toutes les existences, que se « trouve écrit le livre sublime de la science universelle, non point avec des

(1) 1 vol. grand in-8°, de 500 pages : 6 francs.

« caractères ou des signes de convention comme les nôtres, mais avec les splendeurs et les merveilles de la nature ».

On conçoit ce que peut un auteur qui se fixe à lui-même, dès le début de son œuvre, un tel but à atteindre, un tel panorama à parcourir du regard et de la pensée, de telles merveilles à enregistrer.

Son œuvre tout entière, sa doctrine si vaste et si multiple dans son unité, il la désigne par un mot : OMNITHÉISME !

« Par omnithéisme, dit-il, il faut comprendre que Dieu exprime par lui-même le Grand-Tout des existences qui sont ses composantes, car il doit renfermer tout en lui, rien ne pouvant exister en dehors de lui, puisqu'il représente à lui seul tout ce qui est.

« Mais si Dieu se compose du total des êtres qui, eux aussi, composent le Grand-Tout parallèlement à lui, il se distingue de chacun d'eux, comme chacun d'eux se distingue de lui. En un mot, tout est en Dieu qui vit en lui-même, et Dieu est en tout afin que chacun, guidé par sa loi, puisse vivre également en soi ».

Ces principes posés, parcourons le volume en nous arrêtant sur quelques-unes des pensées qu'il renferme :

Dieu, pour Arthur d'Anglemont, ne peut être vaguement infini, comme les religions le représentent. Il le voit, enveloppant la nature tout entière, se subdiviser en *personnes divines* ayant chacune un *omnivers* à diriger. Chaque omnivers est un firmament. La personne divine qui le régit est précisément limitée par ce firmament où rayonne son âme. C'est Dieu fini. Mais toutes ces âmes divines se lient étroitement dans l'amour et dans la puissance, et deviennent autant de fractions de la grande unité totale, où Dieu *infiniversel*, qui, du sommet suprême, envoie de proche en proche, ses lois à toute la création. Lui-même grandit toujours et, par sa croissance continue, ajoutant sans cesse du fini à l'infini, étend éternellement le domaine de l'existence.

Dieu infiniversel se compose non seulement de la totalité des omnivers divins, qui sont, ainsi que nous venons de le dire, les fractions divines de sa grande unité sans limites, mais chacun de ces omnivers embrasse en soi la hiérarchie intégrale des espèces, dont l'ensemble constitue, dans l'infini, l'universalité des êtres. Donc, l'être, sous toutes ses formes ascendantes ou descendantes, devient, lui aussi, fraction de la divinité. C'est là l'union rêvée par tous les spiritualistes entre le créateur et la créature. Nous faisons partie de Dieu sans nous mêler à lui, comme les êtres microscopiques qui vivent dans notre corps font partie de nous-mêmes sans être nous-mêmes.

Il y a trois principes dans l'être, quel qu'il soit : le corps, l'âme, et ce qu'Arthur d'Anglemont appelle la *Divité*, rayon porteur des plans divins et qui vient les appliquer dans toutes les existences. La divité, c'est la loi divine inscrite en chacun de nous, c'est le lien qui unit la conscience des êtres à la volonté supérieure dirigeant les mondes.

« Le corps, (nous citons l'auteur), considéré dans son principe d'existence, n'est autre chose qu'un mécanisme entièrement inerte par lui-même, qui ne doit son activité continue et le fonctionnement de ses divers organes, qu'à la présence d'une puissance motrice particulière qui réside en lui et qui est l'âme.

« L'âme humaine, associée au corps humain pour pouvoir vivre de la vie terrestre, est formée d'une substance dont la ténuité est si grande que, par elle même, elle demeure sans action sur la matière, si grossière par rapport à la sienne, qui l'environne. Aussi, à l'état animique pur et simple, l'être humain serait-il entièrement impropre à participer à ce qui s'accomplit matériellement sur le globe terrestre ; c'est pourquoi la nature le pourvoit d'un mécanisme organique qui est un intermédiaire entre son âme et la matière extérieure que cette âme ne pourrait soumettre autrement. Et même nous dirons que ce n'est pas un seul corps, quand ce corps est très grossier dans sa matière comme est celui de l'homme, qui pourrait se relier à l'âme, mais qu'il en est deux autres servant d'intermédiaires, étant construits pour cela avec des matériaux dont les agrégations sont de moins en moins massives d'un corps à l'autre. »

C'est la théorie du *périsprit*, plus étendue, traitant des *grandeurs consécutives, atomiques et puissantielles*, tour à tour corporelles, animiques et *divinitaires*. Ce sont de véritables gouffres pour la pensée, comme ceux où Balzac aimait parfois à se plonger. On comprendra que nous n'analysions pas de tels sujets, trop vastes pour notre modeste compte rendu.

Nous devons signaler les profondes études sur l'*incrétation* et la *création*. Dans la première, l'auteur se demande :

« Serait-ce le néant qui aurait créé l'étendue, si, par hypothèse, le néant avait été le prédécesseur de tout principe d'existence ? Aucune réponse à cette hypothèse n'est possible que celle qui conduit à reconnaître que l'étendue sans limite subsiste par elle-même sans commencement dans l'infini qui la caractérise.

« Nul être ne la créa jamais, et l'Etre Infiniversel lui-même la trouva permanente en lui et avec lui, puisqu'elle est le domaine intime de sa grande individualité, qu'elle localise en lui-même et à laquelle elle apporte les propriétés de l'infinité. Ou bien alors, si le Créateur eût été l'auteur de

« l'étendue sans limites, il eût été celui du principe le plus fondamental de sa propre existence. »

Voici maintenant comment Arthur d'Anglemont comprend la création :

« La création universelle, à proprement parler, n'existe pas, si on doit se figurer par cette expression la formation première intégrale du Grand-Tout, puisque cette formation du Grand-Tout serait inséparable de celle de Dieu, nécessairement incréé. Mais la création doit s'entendre de la production incessante d'êtres entièrement nouveaux qu'elle fait naître, en même temps que d'êtres anciens qu'elle fait renaitre, qu'elle rajeunit dans leurs organismes, et même dans l'organisme animique, afin de les élever graduellement à tous les degrés de la hiérarchie spécifique. »

Suivent de magnifiques pages sur le bien et le mal dans l'humanité. Ici, il faudrait tout citer, tellement l'auteur est pénétré de son sujet, tellement il le traite avec ampleur. Ces études pleines de cœur semblent inspirées par un esprit planant au-dessus de nos maux et versant sur nos plaies morales le divin dictame de l'amour. D'ailleurs, l'auteur ne s'en cache pas à ses amis. Il se sent et se sait aidé dans ses travaux, particulièrement ceux qui touchent à l'amélioration progressive de l'humanité, par un être charmant et doux qui fut sa femme et qu'il perdit corporellement en 1881. Depuis, cet esprit élevé s'est communiqué par l'intermédiaire de notre ami Laurent de Faget et a signé ces pages poétiques et profondes qui, sous le titre de *Réflexions de Marie*, ont été reproduites par la *Revue spirite*. Aussi, Arthur d'Anglemont est-il un spirite convaincu. On le verra mieux encore dans le second volume de son œuvre, où il étudie, avec le secours de sa méthode sériaire habituelle, toutes les manifestations médianimiques, *qui deviennent ainsi comme autant de formules d'une science rigoureusement démontrée.*

Mais on peut déjà s'en rendre compte par la classification qu'il fait des règnes au-dessus du *règne humain*. Nous ne parlerons que pour mémoire de la hardiesse et de l'originalité de ses vues, de l'importance de ses classifications dans ce qu'il nomme les *sous-règnes*, c'est-à-dire le minéral, le végétal et l'animal, appelés ainsi parce qu'ils se retrouvent dans tous les mondes, au service de tous les règnes. Ce que nous voulons faire remarquer, c'est qu'Arthur d'Anglemont suit l'âme, parvenue à l'état humain, dans toutes ses migrations, dans tous ses progrès, dans toutes ses transformations, et cela à travers les règnes de plus en plus supérieurs. Il la voit s'épurant, s'enrichissant toujours davantage, devenant successivement ange, archange, puis être *déitaire* sous les trois formes successives déitaire-humaine, déitaire-angélique et déitaire-archangélique. Tout cela, c'est du spiritisme précis. Comme Allan Kardec, Arthur d'Anglemont montre la vie après la mort, de

plus en plus belle, féconde et glorieuse, au fur et à mesure que l'esprit brise les chaînes de la matérialité grossière et, par ses travaux de mieux en mieux effectués, ses luttas et ses souffrances mieux supportées ou conduites, s'élève vers l'idéal de ses perfections.

L'ouvrage se termine par le règne divin, couronnement admirable de tous les règnes, mais qui se partage en règne divin unique, représenté par Dieu, chef d'omnivers, et en une collectivité d'être divins qui sont les éléments de la pensée de ce chef d'omnivers.

Cette collectivité divine est le grand intermédiaire de Dieu pour l'exécution de sa loi dans tous les firmaments de son immensité vivante, tandis que Dieu lui-même demeure l'éternel initiateur du progrès, qui s'accomplit sans cesse pour élever toutes les âmes vers son âme suprême.

Nous ne pouvons analyser que très incomplètement le premier volume de l'œuvre d'Arthur d'Anglemont. La place nous manque. Nous espérons que ce philosophe spirite, aux vues si larges et si généreuses, ne se laissera émouvoir ni par les railleries d'une école qui pousse le matérialisme jusqu'à l'abjection, ni par les critiques intéressées d'un spiritualisme outré qui veut s'imposer aux masses par la terreur et qui condamne la raison, comme la science. Il est bien temps d'ouvrir de nouveaux horizons à l'âme humaine. Nous félicitons tous ceux qui ont à cœur le relèvement intellectuel et moral de notre pauvre humanité. Parmi ceux-là, l'auteur du *Fractionnement de l'Infini* a sa place noblement marquée. Qu'il poursuive donc ses œuvres philosophiques, scientifiques et morales; qu'il publie de nouveaux volumes destinés à prouver Dieu, l'âme, la vie future, et nous ne pourrions qu'applaudir aux essors de sa pensée et aux élans généreux de son cœur. Nous sommes à une époque de luttas ardentes: après tous les combats de la politique, de la science, de la raison; après toutes les secousses morales ou physiques que chacun de nous est appelé à ressentir plus ou moins dans ce monde, il sera bon de se retremper aux sources éternelles du vrai. Arthur d'Anglemont y conduit sans cesse nos âmes: et voilà pourquoi nous recommandons la lecture de ses ouvrages à tous ceux qui, après avoir lutté, veulent penser à tous ceux qui, après avoir souffert, veulent aimer.

A. MONGIN.

---